THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

Croquis Congolais

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/croquiscongolais00buls

CHARLES BULS

CROQUIS CONGOLAIS

ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES PHOTOGRAVURES

ET DESSINS

BRUXELLES

GEORGES BALAT, Éditeur

30-1899

DT
646
B87c

DÉDIÉ

AU

Colonel ALBERT THYS

A L'ÉNERGIQUE PROMOTEUR

DU CHEMIN DE FER DU CONGO

SANS LEQUEL

CE MODESTE VOLUME N'EUT JAMAIS VU LE JOUR

1212576

Préface

Lorsqu'on pénètre dans l'estuaire majestueux du Zaïre, on aperçoit, au sommet d'une colline, une roche dressée là, comme un doigt menaçant, pour avertir le voyageur des dangers auxquels il s'expose s'il tente de deviner le secret du Sphynx africain, défendu contre sa curiosité par un triple rempart : cataractes infranchissables, climat ardent, fièvres traîtresses.

Si, nouvel Œdipe, il dédaigne cet avertissement, s'il dépasse le monolithe fatidique, nombreuses seront les énigmes que le monstre noir lui posera. Malheur à lui s'il ne les devine pas! S'il se trompe, qu'il soit nation, chef d'état, explorateur, conquérant, il ira s'engouffrer à jamais dans la géhenne ardente.

La nation y verra sombrer sa fortune, comme l'Espagne, ou abâtardir sa race, comme le Portugal; le roi y engloutira ses armées comme Humbert d'Italie;

l'explorateur y succombera, comme Livingstone; le conquérant en sera repoussé, comme Napoléon.

Multiples, confus, difficiles sont, en effet, les problèmes qu'est appellé à résoudre l'homme assez téméraire pour tenter de fonder un empire colonial en Afrique : Faut-il employer la force ou l'habileté? Faut-il assimiler les peuples africains, les dompter ou les gagner? Faut-il peupler l'Afrique de colons ou se borner à l'exploiter à l'aide des indigènes?

S'il faut l'exploiter, est-ce par soi-même, par délégation ou par concession?

Faut-il en diriger le gouvernement, de la métropole, ou lui donner une administration autonome? Si nous demandons de l'ivoire, du caoutchouc, du café, aux nègres, que pouvons-nous leur donner en échange?

L'indigène est-il susceptible de progrès moral, intellectuel, matériel?

Si oui, à qui faut-il confier son éducation éthique? Si non, par quelle discipline peut-on former sa conscience?

Les indigènes doivent-ils rester éternellement des fourmis neutres, sans part dans la direction de la colonie?

Résisteront-ils au voisinage de notre activité laborieuse ou bien reculeront-ils devant elle et seront-ils décimés comme les Peaux-Rouges et les Maoris?

Un petit pays, sans marine, ni armée puissante peut-

il espérer conserver le fruit de ses sacrifices, en hommes et en argent, au milieu des âpres compétitions des grandes nations?

L'Afrique sera-t-elle pour nous une source de prospérité ou avons nous entrepris une tâche au-dessus de nos forces en cherchant à y fonder une colonie?

Notre peuple a-t-il les qualités de race qui ont fait des Romains, des Anglais, des Hollandais, les grands colonisateurs du monde?

Tous ces problèmes s'agitaient confusément dans mon esprit au moment où je dépassai le doigt avertisseur.

Jusqu'à Matadi, l'*Albertville* restait un hôtel européen, pourvu de tout ce qui rend la vie agréable sous les climats les plus divers.

Mais graduellement il se faisait cependant un déficit dans sa force de résistance au milieu et il devait réclamer une collaboration plus considérable à l'élément indigène à mesure qu'il avançait dans le domaine du terrible soleil tropical.

A Accra, notre steamer embarquait une équipe de Krouboys, parce que nos matelots, accablés par la chaleur, n'auraient pu décharger le navire à l'extrémité de sa course.

Plus loin, devant des obstacles nouveaux, la ténacité pratique des Belges empruntait au génie moderne la force de les surmonter. Les cataractes qui opposaient leur *nec plus ultra* aux vaisseaux, étaient vaincues et la

locomotive procurait une étape de plus à la civilisation; du même coup la fièvre, qui guettait le voyageur sur le sentier des caravanes, était domptée. Mais encore une fois, il fallait demander aux noirs une nouvelle aide et en faire des machinistes, des chauffeurs, des serre-freins, des cantonniers.

A Léopoldville, nouveau problème à résoudre. Comment nous conduire aux Stanley Falls, en vingt-six jours de navigation, sans nous exposer à la faim, aux attaques des indigènes?

Le *Brabant* chauffe dans le port, mais à partir de ce point il ne faut plus compter que sur un équipage noir.

Certes, chacune de ces étapes est marquée par une diminution des commodités auxquelles l'Europe nous a habitués; mais en même temps plus les difficultés augmentent, plus les dangers grandissent, plus il faut admirer la décision et la volonté qui les ont surmontés.

Je ne me reconnais ni la compétence, ni l'expérience nécessaires pour résoudre les graves problèmes dont j'eus l'intuition au cours d'un rapide voyage, entrepris sans préparation; mais, ce voyage, je n'ai pu l'accomplir sans regarder, sans observer, sans réfléchir. Je me suis décidé à livrer au public ma moisson d'impressions et d'enseignements, simplement, sincèrement, sans aucune prétention à l'infaillibilité, parce que, malgré trente-trois conférences données cet hiver, je ne suis pas parvenu à assouvir la curiosité de mes compatriotes; ceux dont

j'ai dû, à regret, décliner l'invitation, trouveront ainsi une compensation en me lisant.

Mais l'Afrique n'est pas uniquement une terre destinée à faire fructifier les capitaux surabondants de la Belgique. Tout en rendant hommage à la haute initiative qui nous l'a ouverte, aux qualités patientes, persévérantes, héroïques de nos officiers, je me suis laissé surtout impressionner par la nouveauté des spectacles offerts à ma curiosité, par la poésie grandiose et sauvage de la nature africaine, par les mœurs étranges de ses rudes habitants, par la révélation d'une flore, d'une faune, d'une humanité nouvelles, m'ouvrant des échappées vers des études à peine abordées jusque-là et éveillant un monde d'idées.

J'ai tenté de fixer ces images, ces observations, ces suggestions, souvent fugitives, et saisies au vol, par la plume et la photographie.

J'espère que tous ceux qui m'ont accueilli si cordialement au Congo me pardonneront ma sincérité. La vérité a des droits qui priment ceux de l'amitié. Une œuvre humaine n'est jamais parfaite ; de plus il est toujours hardi de la juger si l'on ne tient pas compte de tous les facteurs qui l'ont déterminée et ces facteurs sont souvent difficiles à analyser exactement. C'est pourquoi je me suis fait une règle de ne parler que de ce que j'ai vu ; quant aux faits qui m'ont été simplement racontés, je ne les accueillis qu'avec une très grande réserve.

J'ajoute, immédiatement, que je n'ai rien dû oublier pour conserver le souvenir le plus reconnaissant et le plus sympathique de tous les courageux et intelligents compatriotes que j'ai surpris, là-bas, dans l'accomplissement d'une entreprise dont leur patrie peut être justement fière, car elle a révélé dans notre race des forces ignorées.

Je n'ai pu les citer tous au cours de la rapide esquisse de mon voyage; je dois cependant un remercîment spécial à l'excellent docteur Étienne qui n'a pas hésité à m'accompagner jusqu'aux Stanley-Falls pour veiller sur ma santé et a eu l'amabilité de mettre à ma disposition quelques-uns de ses plus beaux clichés reproduits dans ce volume.

Juin 1899.

La Capitale du Congo

De la vérandah du Palais de Justice de Boma, je contemple la ville naissante; elle s'élève en amphithéâtre sur la rive droite du fleuve. Du côté de l'aval elle est limitée par la rivière des Crocodiles qui mérite bien son nom, car plus d'un féroce saurien s'est élancé de ses roseaux pour happer un jeune nègre, et même, un jour, un blanc eut le même sort; on n'en retrouva que la bague dans le ventre du monstre. En amont la ville s'arrête à un petit ruisseau sans nom, encombré de papyrus; il se jette dans le Congo, en face de l'épave d'un steamer, le *Matadi*, près de la factorie anglaise. A ma droite, entre le ciel sombre et l'eau qui réfléchit sa couleur plombée, s'étend la longue ligne de l'île de Mateba, colorée du vert bleu dont Breughel peignait ses lointains. Le rivage de Mateba, riche en troupeaux, finit à rien, en se confondant à l'horizon avec la mince dentelure de la côte portugaise.

La montagne rousse du monolithe, couronnée de son obélisque de granit, se dresse à mon extrême droite et surplombe le monticule rougeâtre sur lequel s'élèvent les constructions grises du fort de Chinkakassa.

Entre ce fort et la rivière sinueuse des crocodiles, s'étend un terrain bossué, brûlé, noirci par l'incendie et le soleil de la saison sèche ; là pait cependant un troupeau de bœufs portugais. Le cours de l'eau est dessiné par la teinte verte des herbes fraiches. Un mamelon est planté au bord du fleuve, la rivière le contourne par un brusque detour ; il porte une trentaine de baobabs monstrueux dont la lourde ramure desséchée et les fruits, semblables à des rats pendus par la queue, se découpent sur l'acier brillant des eaux.

Ici commencent les constructions : je vois s'aligner les longs toits sombres des séchoirs de la briqueterie, orgueil de tous les commandants de station ; puis les toitures rouges de l'atelier des mécaniciens, de la glacière et des bains ; ensuite les toits en zinc des magasins de la marine, les toits blanchis, des factories, largement étalés, au milieu des touffes brunes de ramures desséchées. Au dessus pointent les mâts du *Wale* amarré à l'embarcadère principal.

Ces constructions s'éparpillent dans une plaine, autrefois marécageuse, le long d'allées de manguiers, de bananiers, de flamboyants et d'élaïs.

Les terrains non bâtis sont disposés en parterres.

VUE GÉNÉRALE DE BOMA

La belle allée de manguiers et de palmiers courant parallèlement à la rivière des crocodiles, longe le potager du Gouverneur, dont les plates bandes encadrées d'éclats de granit sont abritées par une toiture volante; à coté se trouve une pépinière d'arbres fruitiers.

Le fond du ravin, très sablonneux, est occupé par de vieux bâtiments en briques, assez déplaisants, délabrés, habités par les célibataires de la troupe. Plus loin, on a construit des chimbèques en côtes de palmier; chaque ménage de soldat y a une chambre isolée; dans un an ou deux des allées de manguiers, récemment plantés, y protègeront les passants contre l'ardeur du soleil.

Le long de la rive du Congo, depuis la rivière des Crocodiles jusqu'à une colline aux flancs rouges, sont rangés le commissariat maritime, la poste, des magasins, des cafés, des restaurants, tenus par des Belges, des

Anglais et surtout des Portugais, bâtis à peu près tous sur le même modèle, avec plus ou moins de soin. Un escalier conduit à la plate-forme de la vérandah. La maison est généralement juchée sur des piliers en fer ou en maçonnerie, pour éviter l'inondation ou l'envahissement des rats qui pullulent et se livrent, la nuit, à des courses effrénées dans l'intervalle des doubles cloisons.

Les magasins sont des bazars bourrés d'objets hétéroclites et ambitionnent l'universalité des *Whiteley Stores* de Londres. Les conserves y dominent, mais ce ne sont pas seulement les victuailles et les marmelades qui sont soigneusement soudées dans des boîtes en fer blanc. Les polka de Strauss, les mélodies de Gounod, les marches de Wagner et les romances de Verdi s'y vendent aussi, dans des boîtes... à musique.

Certains de ces établissements, tels que ceux du noir Shanu, sujet de S. M. Britannique, sont correctement tenus et exactement fermés le dimanche.

Dans d'autres magasins, d'une saleté méridionale, on trouve la traitreuse absinthe qui tue les blancs et le terrible tafia qui empoisonne les noirs. Ils sont fréquentés par une exécrable engeance, le nègre civilisé et baptisé, qui parle français ou anglais, est catholique ou protestant, suivant qu'il est originaire du Sénégal ou de Sierra-Leone ; quand il vient de la colonie française il est en outre électeur, ce qui ne le rend pas meilleur ;

LE COMMISSARIAT MARITIME A BOMA

il gagne de gros salaires, se promène en pantalon blanc rayé, en gilet de velours et en veston du dernier modèle. Sa boule noire et frisée repose sur un faux col, ceint d'une cravate rouge piquée d'une grosse épingle de corail; ses lèvres lippues sucent un énorme cigare, tandis qu'il se dandine une canne à la main.

Le quai se termine en amont, à la maison de la *Belgika*, qui fournit de la viande fraîche à Boma.

A mes pieds se creuse un profond vallon; il me sépare d'un monticule; la force publique y est établie dans un bâtiment en briques qui abrite aussi le mess des officiers.

La croupe arrondie de la colline, tournée vers le fleuve, est plantée d'agaves en guise de chevaux de frise; sa crête aplanie porte les habitations des sous-officiers noirs, l'école et l'arsenal; à ma droite un chemin très raide descend vers la prison en fer; les condamnés noirs qui travaillent au-dehors, enchaînés deux à deux, y couchent dans deux dortoirs proprement tenus; les blancs logent dans deux cellules séparées.

Au delà de la prison, les trois côtés d'un rectangle sont occupés par les chimbèques de la police.

La côte sur laquelle je me trouve s'infléchit à ma gauche et descend vers la colline où se dresse l'église, architecture en fer repoussé... et repoussante ; à travers le bosquet d'où elle émerge, se distinguent le presbytère, puis les toits blancs de l'hôtel du Gouverneur, où je reçois une aimable hospitalité. En remontant le chemin, on rencontre le bâtiment du secrétariat général, les bureaux des inspecteurs, l'imprimerie, les habitations de quelques fonctionnaires supérieurs, la maison des sœurs, l'école professionnelle des jeunes négresses, les trois pavillons de la croix rouge, l'infirmerie des blancs, les villas du docteur, du commandant de la force publique et du procureur d'État. Ces habitations, en briques, en bois ou en fer sont recouvertes de carton bitumé, blanchi chaque année, ce qui donne un aspect propre et gai au panorama de la ville.

Un ciel lourd pèse sur le paysage, de sorte que les reliefs ne sortent pas ; mais les montagnes de la côte portugaise se sont dégagées de la brume, leurs détails et leur couleur se distinguent très nettement.

La longue île portugaise de Sacra Baka prolongée par celle de Sélanga, plate en aval, montueuse en amont, coupe le cours du fleuve ; au delà, vers le sud, surgit la rive du Congo portugais, rousse au premier plan, bleuâtre au second, brumeuse à l'horizon ; elle se ter-

LE PIER DE BOMA

mine en aval par le Fétiche Roc, que les Portugais fortifient, en ce moment, pour se garder des attaques des Muserongo.

De ci, de là s'élève lentement et verticalement, dans l'air surchauffé, une noire colonne de fumée ; ce sont des herbes qui brûlent.

Le ravin oriental qui part du faubourg de Chinquengue est dominé par les bâtiments de la colonie scolaire, dont on aperçoit les cultures ; plus loin on retrouve le cours tortueux de la rivière des crocodiles ; dans un de ses sinus, le père Volters vient de faire construire un village chrétien, afin d'isoler plus complètement ses néophytes des nègres païens. Une grande croix rouge est peinte sur la porte de chaque chimbèque.

Le tramway, part du débarcadère, passe entre le commissariat, le bureau de la marine et l'hôpital des noirs, se glisse entre la colline du Gouvernement et celle qui porte la mission américaine, cachée en partie par deux baobabs ventrus. Un chapelet de chimbèques de travailleurs contourne cette colline. Puis à gauche s'étend un terrain, en partie marécageux, coupé par le chemin de fer, en construction, du Mayombe.

Le cimetière y étale ses croix et ses dalles blanches ; là dorment les nombreuses victimes des trois fléaux du Congo : la fièvre, la dyssenterie et l'hématurie. Boma n'a pas de distribution d'eau. Le long de la voie du tram sont échelonnées des citernes ; on y verse l'eau

prise au fleuve et montée à l'aide d'un grand réservoir en tôle remorqué par la locomotive. C'est une eau jaune et limoneuse qui ne peut servir qu'aux usages domestiques et dont il faut pourtant se contenter pour se laver. L'eau potable est puisée à une source voisine de la factorie anglaise et transportée dans des dames-jeannes sur la tête des négresses.

Les chemins de Boma ne sont guère parcourus que par les longues théories de travailleurs conduites par des sous-officiers à leurs divers chantiers et des files de prisonniers enchaînés, deux à deux, par le cou. Le matin ils sont balayeurs et vidangeurs; dans la journée, terrassiers ou constructeurs. Leurs chaînes sont légères et leur travail est modéré.

Tout cet ensemble, encore modeste, dénote une prospérité naissante et un effort sérieux qui font contraste avec l'air d'abandon de la capitale du Congo français, Libreville.

Pour avoir une vue plus étendue du site de la capitale du Congo il faut gravir les 110 mètres de la montagne sur laquelle se dresse le monolithe. C'est une aiguille naturelle, de douze mètres de hauteur, contrebutée de quelques gros quartiers de roc, en granit rose, comme toute la montagne, dont la surface présente, en outre, de nombreux fragments de quartzite, en partie délitée.

Les couches rocheuses sont dressées dans la direc-

L'HOTEL DU GOUVERNEUR, A BOMA

tion E.-O.; en face de nous, sur la rive gauche, surgit le Fétiche Roc, sans doute rattaché au monolithe, par une ligne d'écueils sous fluviaux.

Du pied de l'aiguille de granit le panorama est grandiose. Nous voyons s'étaler à notre droite les pâturages de l'île de Matéba, passant du jaune au vert tendre, du brun foncé au roux rutilant, par des dégradations insensibles.

L'île des oiseaux, l'île des hippos, l'île de Boulicoco, d'autres îles anonymes allongent leurs lignes bleuâtres à l'horizon et le fleuve aux reflets métalliques insinue ses méandres miroitants entre leurs rives.

Derrière les premiers plans de la côte portugaise roussie s'étagent des ondulations de collines devenues violettes par l'éloignement.

A notre gauche la montagne de Chinkakassa montre ses brèches rouges, comme des blessures saignantes; au delà brillent les toits blancs de Boma; plus loin encore nous apercevons un vallonnement de montagnes brûlées, stériles, dénudées; à peine distingue-t-on dans les fonds quelques chétifs palmiers et un peu d'herbe verte.

Dans le fleuve : c'est l'île de Sacra Baka, l'île des Princes, puis les hauteurs sombres et sauvages qui étreignent le fleuve de leurs flancs rocailleux jusqu'au chaudron d'enfer. Un scintillement, deviné entre deux de leurs croupes, indique seul le cours du Congo.

Les fonds se sont dégagés de leurs vapeurs, le soleil

apparaît, les nuages flottent plus légers, la saison des pluies approche, et le ciel devient bleu. Mais, du côté de Matadi, il reste lourd, sinistre, menaçant, ajoutant son hostilité au caractère mélancolique de ce dur paysage ; là commencent la barrière opposée par l'Afrique à la curiosité, à l'avidité, à l'esprit conquérant du blanc, et le mince ruban d'acier qui l'a percée.

Pourtant ces collines chauves ont dû être boisées, ces vallées désertes habitées, ces plaines arides cultivées; mais toute la contrée dévastée par les incendies, dépeuplée par la traite et l'horrible rhum, stérilisée par la culture épuisante du manioc n'est plus qu'un désert.

La chaleur est forte, mais ne paraît pas dépasser celle que nous éprouvons, en Belgique, aux mois de juillet et d'août.

Quelle société rencontre-t-on dans cette contrée? Quels sont les mobiles qui poussent nos compatriotes vers ce pays, peu séduisant au premier abord, et qui quelquefois terrasse les nouveaux venus sous la crainte de l'inconnu mystérieux et de la maladie toujours menaçante.

Ces mobiles sont variés et passent par une gradation qui va des motifs les plus nobles aux moins avouables : le désir de s'associer à une grande œuvre patriotique, le besoin de dépenser une activité qui ne trouve pas d'emploi en Europe, la curiosité d'un monde nouveau, la volonté énergique de se créer une position, d'acquérir une fortune, fût-elle durement gagnée, l'impossibilité

pour des caractères violents ou inquiets de s'accommoder de la vie réglée de nos contrées, quelquefois l'obligation de quitter un milieu que l'on s'est aliéné par des folies, des dettes ou des fautes graves.

Tous ces éléments disparates sont souvent difficiles à amalgamer; il en résulte des frictions douloureuses dans les rapports sociaux et par suite une aggravation de l'isolement dont souffre tout d'abord l'européen, habitué à la vie en commun du nord.

Le personnel blanc n'est pas assez nombreux pour permettre le choix des relations; des gens d'origine, de caractère, d'habitudes trop disparates sont obligés de voisiner et, souvent découragés par les froissements qui en résultent, préfèrent la solitude.

Il n'y a donc pas, même dans la capitale, de cercle, de société où l'on ait le plaisir de retrouver des amis, où l'on puisse cultiver un sport ou un art d'agrément; puis, les événements sont trop rares, dans ce monde restreint, les nouvelles d'Europe sont trop espacées pour alimenter la conversation et lorsqu'on se rencontre l'on n'a rien à se dire.

Les Belges n'ont pas encore pratiqué depuis assez longtemps, chez eux, les sports anglo-saxons, pour avoir l'énergie de les transporter au Congo; au lieu de réagir contre l'effet débilitant du climat par des exercices physiques, ils demandent malheureusement, trop souvent, à l'absinthe un stimulant trompeur.

Ceux à qui je m'en suis ouvert, me répondaient : « Que voulez-vous? Nous sommes plus occupés qu'en Europe : à 5 1/2 heures le clairon sonne, à 6 heures la musique militaire joue sous nos fenêtres : impossible de se reposer plus longtemps. Il faut se lever, déjeuner, car à 7 1/2 heures commence le travail des bureaux; il n'est suspendu que de 11 1/2 à 1 1/2 heure. On doit rentrer lentement chez soi pour ne pas attraper un coup de chaleur, et déjeuner; on ne peut se promener que de 5 à 6 heures; la nuit tombe brusquement; après le dîner, il est temps de se mettre au lit pour pouvoir se lever de bonne heure le lendemain; cependant le soleil n'apparaît que vers 6 heures et cette égalité des jours et des nuits ne permet ni les promenades matinales, ni les flaneries crépusculaires.

» A ce régime, l'inertie se développe, l'intelligence s'engourdit. Le repos a un grand attrait dans un pays dont la température est très supportable pour celui qui se tient tranquillement assis à l'ombre en se laissant caresser par la brise, mais où tout effort musculaire et même intellectuel vous met immédiatement en nage. »

Ce langage ne m'a cependant pas converti. On me répond que j'ai encore mes forces d'Europe, que le séjour n'a pas eu le temps d'exercer son action débilitante; mais au bout de dix-huit mois les plus forts l'éprouvent.

Je suis disposé à admettre qu'un terme de trois ans est trop long; les agents de l'État devraient pouvoir

UNE RUE A BOMA

rentrer après deux années de service, maintenant que le trajet se fait plus rapidement. Cependant j'ai toujours éprouvé, qu'après une excursion, je me sentais plus alerte, et les officiers m'ont confirmé qu'ils avaient ressenti le même effet et considéraient la période des explorations comme le meilleur moment de leur vie africaine.

J'ai observé, en Égypte, comment les Anglais savent conserver plus intacte leur énergie native que nos compatriotes. Au Caire ils jouent au cricket, au lawn-tennis, au polo, à la paume, malgré la température, et récemment le *Graphic* les représentaient se livrant au *football* bien plus au sud, à peine installés à Khartoum.

Après ces exercices, ils sont en nage, un bon *tub* les rafraichit et ils apparaissent au dîner le sang aux joues, avec un air de santé et de vigueur juvénile qui fait plaisir à voir.

Je persiste donc dans mon avis; je pense que le blanc doit tendre son ressort moral en Afrique et maintenir son activité physique et intellectuelle.

Aux exercices déjà énumérés pourquoi les Belges n'ajouteraient-ils pas la natation et le canotage? On établirait à peu de frais sur le fleuve un bassin de natation, à l'abri des crocodiles; le Congo se prêterait très bien à la navigation à la voile; les vents y sont réguliers, les bourrasques ni si subites ni si longues qu'on ne puisse avoir le temps de s'abriter à la rive. Celui qui connaît

bien le fleuve évite facilement les tourbillons dangereux et les courants trop violents.

Puisque les Belges ont l'esprit d'association, pourquoi ne fonderaient-ils pas un club alpin africain, qui à pied, à cheval, à mule, en canot explorerait les environs des stations! Quelle matière intéressante ils recueilleraient pour les bulletins de nos sociétés savantes! L'anthropologie, la faune, la flore, la géologie offrent un vaste champ à leurs recherches et des richesses considérables aux collectionneurs.

Les observations, les aventures, les incidents de ces excursions donneraient à nos Africains un sujet de conversation plus réconfortant, plus varié que la fièvre, la dyssenterie et l'hématurie.

Le seul sport qui soit pratiqué dans le Haut-Congo, est la chasse; et encore, beaucoup de stations se sont-elles attaché un chasseur noir, chargé de les pourvoir de gibier.

J'ai constaté, à regret, que nos compatriotes perdent au Congo cet esprit sociable qui leur fait inventer, dans la mère-patrie, mille prétextes pour se réunir. Il manque dans toutes les stations un cercle où les colons puissent se rendre pour causer, lire des journaux ou des livres instructifs ou simplement amusants.

J'espère que l'œuvre des bibliothèques congolaises, que j'ai fondée à mon retour, contribuera à combler cette lacune.

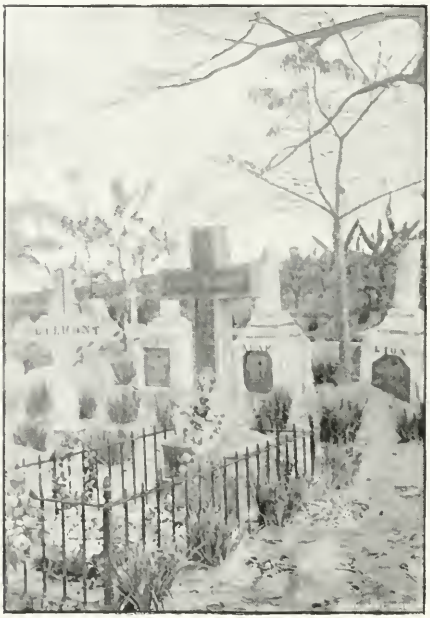
Ce manque de relations agréables, de préoccupations intellectuelles, ce ressassement continuel d'affaires de service finit par excéder tellement les agents qu'ils préfèrent ne pas se voir et vivre en ours; le caractère s'aigrit, les discussions s'enveniment, la bienveillance disparait et c'est toujours de la façon la moins charitable qu'on apprécie les actes des collègues. Les rapports entre fonctionnaires de tous rangs en souffrent.

J'ai plus d'une fois entendu des plaintes sur l'intervention trop fréquente et trop minutieuse des bureaux de Bruxelles; on leur reproche de tuer toute initiative au Congo. Cependant il suffit de comparer quelques stations, quelques camps d'instruction pour constater de grandes différences et se convaincre combien l'initiative d'un chef actif et intelligent peut obtenir de beaux résultats, malgre les lisières du pouvoir central.

Je suis loin de contester le fondement de certaines de ces récriminations, mais d'autre part il faut bien admettre la nécessité d'un esprit de suite dans l'œuvre de la colonisation; elle pourrait difficilement être poursuivie avec fermeté par la seule volonté de chefs se succédant rapidement et souvent peu préparés à une tâche tout à fait nouvelle pour eux.

Un reproche plus fondé adressé à quelques uns de « ces Messieurs de Bruxelles » c'est de ne pas connaître le Congo; par suite, de prescrire des choses irréalisables, de prétendre gouverner le noir comme le blanc,

d'envoyer des ordres contradictoires, de ne pas tenir compte des moyens limités dont on dispose en Afrique et des énormes distances qui séparent les postes. Il ne



CIMETIERE DE BOMA

faudrait au gouvernement central que des hommes ayant séjourné au Congo, ayant pratiqué le nègre, capables d'apprécier ce qu'on peut exiger de lui.

Il est heureux que la direction suprême de l'œuvre de

la colonisation appartienne à un souverain qui, dès sa jeunesse, a fait des questions coloniales son étude favorite et a toujours puisé ses enseignements à l'école du pays colonisateur par excellence, l'Angleterre; il s'est bien gardé de se laisser entraîner par les théories administratives de nos voisins.

Quand l'État indépendant pourra mieux payer ses fonctionnaires et surtout leur assurer une pension convenable, après un séjour de trois termes, il pourra se montrer plus sévère dans son choix et s'assurer les services d'hommes préparés dans des écoles spéciales à la belle tâche de mettre en valeur notre future colonie.

Le N'Sona de Léopoldville

La semaine flote compte quatre jours : *N'Sona*, *Kando*, *Konso*, *Kenge*, qui donnent leurs noms aux marchés. Aujourd'hui, vendredi, 8 juillet, c'est le N'Sona de Léopoldville, et depuis le matin je remarque une animation inaccoutumée dans la station : derrière mon chimbèque, un jeune noir taille en *mitakos* de 30 centimètres de longueur, les rouleaux de laiton accumulés près de lui ; sous la vérandah, un agent de l'État distribue des brasses d'étoffes aux travailleurs, elles leur serviront à s'approvisionner au marché ; de tous les côtés arrivent des indigènes qui convergent vers un point situé au sommet du plateau où flotte le pavillon bleu étoilé. Le soleil matinal dore la poussière soulevée par le petit trottinement des noirs ; les hommes ont passé leurs mitakos, pliés en Π, à leur ceinture ; les femmes portent des provisions sur la tête et offrent souvent à mon admiration la silhouette élégante des canéphores antiques.

AVENUE DES JACQUIERS A LEOPOLDVILLE

Vers dix heures, je gravis l'avenue sablonneuse bordée de manguiers, je passe devant le mess des officiers, le monument en ciment dressé à l'occasion de l'inauguration du chemin de fer, les tentes vertes du campement de la *Belgika*, les habitations de quelques agents de l'État ; j'aperçois la porte du cimetière où dorment, loin de leur patrie, les victimes du minotaure africain. Je dépasse le vaste enclos de la caserne et j'atteins enfin l'emplacement du marché ; il y a foule. Un officier procède à la réception des *chikwangues*. Ce sont les pains de manioc que les villages de la région sont obligés de fournir, tous les quatre jours, et qui leur sont payés d'après un tarif arrêté par l'État.

Une fois comptées, les chikwangues sont empilées entre quatre côtes de bananiers et ficelées à l'aide de fibres de palmiers pour la facilité du transport.

Une grande enceinte palissadée à hauteur d'appui, a été construite pour les transactions; les vendeurs seuls peuvent y entrer afin d'être protégés contre l'âpreté d'acquisition des acheteurs. Le Commissaire général, qui connait les interminables marchandages des nègres, limite la durée des achats à une heure, afin d'épargner le temps de ses travailleurs.

Il est sévèrement interdit de vendre quoi que ce soit avant l'ouverture du marché; voici précisément un homme enchaîné, amarré, comme on dit au Congo, amené devant l'officier chargé de la surveillance; la *sentry* l'accuse d'avoir enfreint la défense. L'officier écoute les explications de l'accusé; il trouve probablement ses excuses plausibles et donne l'ordre de le mettre en liberté.

Les marchandes ont disposé leurs approvisionnements à terre, sur des feuilles de palmier. Enfin à dix heures et demie retentit une sonnerie de clairon. Aussitôt toutes les langues se déchaînent en un épouvantable brouhaha. Je me suis placé dans l'enceinte et le spectacle est vraiment extraordinaire : cent bras bronzés s'agitent fiévreusement au-dessus de la palissade, car il faut s'être approvisionné avant la fin du marché, sous peine de jeûner pendant quatre jours; aussi les acheteurs gesticulent frénétiquement, crient à tue tête en découvrant leurs dents blanches, écarquillent férocement les yeux ; tâchent d'attirer l'attention des vendeurs, en offrant désespéré-

ment une poignée de mitakos. Les marchandes, à l'abri, restent assez calmes et ce n'est que lorsque le nombre de baguettes présentées les satisfait qu'elles lâchent leur marchandise avec méfiance.

Je circule dans les rangs des vendeuses pour me rendre compte de leurs transactions : un pain de manioc se vend cinq mitakos ou 25 centimes ; une vingtaine de graines d'arachide 1 mitako ; quatre petits morceaux de viande de chèvre dix mitakos ; un gros poisson, vingt mitakos.

On voit encore étalés des bananes, du maïs, des feuilles de tabac, du pili-pili ou piment, des assiettes en fer émaillé.

Plus l'heure s'avance, plus le tapage va crescendo ; le bruit est assourdissant, on croirait assister à une émeute ; enfin un appel du clairon résonne, l'heure est écoulée, le marché est clos. La rumeur s'apaise graduellement, les marchandes serrent leur recette dans un nœud de leur pagne. Quelques-unes portent un enfant à califourchon sur leur hanche, une autre a lié le sien sur son dos et à chacun de ses mouvements le petit crâne luisant du mioche endormi tombe deçi, delà.

Je remarque une petite fille, teinte en rouge, qui s'est fourré des feuilles dans les narines. Pourquoi ? C'est un remède contre le rhume, me répond son père. Les

femmes reprennent le chemin de leur village, j'admire l'allure gracieuse de quelques-unes d'entre elles qui étalent une poitrine ferme, des épaules potelées. Elles ont la cheville fine, le pied petit, les mouvements souples, la démarche assurée, et leur pagne tombe en longs plis ondulants et gracieux quand elles s'avancent d'un pas élastique. Il en est de vieilles qui, malheureusement, sont d'horribles guenons, leurs jambes grêles supportent un ventre ballonné sur lequel fait encore saillie une monstrueuse hernie ombilicale.

Un soldat qui a figuré à l'Exposition de Bruxelles, y a appris le français ; c'est un bellâtre qui prétend avoir obtenu des succès auprès de nos blanches. Devant mon incrédulité il offre de me montrer une *mukande*, une lettre qu'il a reçue de l'une d'elles. Mais il doit s'être vanté, car dans la suite je n'ai jamais pu obtenir qu'il me la fit voir.

Un cortège s'organise et se met en marche au son du clairon, précédé de l'officier monté sur un âne ; ce sont les soldats qui transportent au camp les chikwangues achetées pour l'approvisionnement de la force armée ; les travailleurs suivent en dansant au son de la musique

et se dirigent gaiement vers leur campement : quelques-uns grignotent déjà leur manioc. Il est près de midi, notre ombre s'étale en un petit cercle autour de nos pieds. La troupe soulève un épais nuage de poussière ; il est temps d'aller chercher un refuge, sous notre vérandah, pour y attendre la fin de la chaleur. Jusqu'à deux heures la station va rentrer dans le calme, elle fait sa méridienne et ses allées poudreuses resteront désertes.

Une Audience du Tribunal

LE MESS DE LÉOPOLDVILLE

Le tribunal siège dans la grande salle à manger du mess de Léopoldville. On y arrive par un escalier et une vaste vérandah qui ne manquent pas d'avoir pour l'Afrique un certain air de grandeur.

Une table recouverte d'un tapis vert a été dressée à l'un des bouts de la salle, des chaises sont rangées au devant pour les témoins et l'auditoire; de chaque côté du prétoire une double ligne de soldats de la force publique. On annonce la Cour, tout le monde se lève, les soldats présentent les armes. Le juge, M. Beckman, et son greffier prennent place dans des fauteuils, M. Veydt, ministère public, se tient à l'un des petits bouts de la table. Ils portent la robe et la toque de nos magistrats.

On appelle la cause de Kué *versus* Providence.

Providence est prévenu d'un attentat aux mœurs contre Kué. Ce sont deux ouvriers du chemin de fer, des noirs d'Accra, vêtus de complets à carreaux, de coupe européenne, chapeau mou sur l'oreille : le costume

habituel des nègres, sale, usé, mis négligemment. Les prévenus parlent un anglais de la côte, guttural, avec de nombreuses elisions, difficile à comprendre pour qui n'est pas initié. Un auditeur est assumé comme traducteur, car la procédure se poursuit en francais.

Les prévenus ne sont pas interrogés, mais le Président questionne plusieurs témoins. L'affaire est assez confuse et les torts paraissent avoir été réciproques : Providence avait accusé Kué d'avoir volé des planches pour en faire une table qui a été ensuite échangée par lui contre des étoffes. Kué pour avoir un prétexte de battre Providence l'a dénoncé comme s'étant livré sur lui à une tentative immorale. De là, bataille. Après un interrogatoire sommaire des témoins, le Procureur du Roi s'en remet à la sagesse de la Cour, composée d'un juge unique et Providence est acquitté du chef de l'attentat, mais condamné à 26 francs d'amende pour coups.

SELE

L'affaire suivante parait devoir être plus intéressante.

Cinq misérables nègres sont introduits ; ils ont la face bestiale, le corps maigre, et un pagne effiloché couvre à peine leur nudité. Ils sont accusés d'avoir volé une malle à des agents de la *Belgika*, campés sous la tente, en attendant leur départ vers le haut.

Les voleurs ont été dénoncés par Makobo, gamin malingre, vrai type de dégénéré : tête d'hydrocéphale, nez creusé, grosses lèvres débordantes, ventre ballonné, jambes maigres. Il tient constamment les bras croisés sur sa poitrine décharnée. Cet avorton, furieux de n'avoir rien reçu dans le partage des objets dérobés, a trahi ses complices. C'est lui qui a traîné la malle hors de la tente des blancs, mais il n'aurait pas eu la force de la porter dans la brousse où elle a été éventrée.

Sabunga est un squelette ambulant et rappelle un affamé indou.

Sélé au museau prognathe, semble avoir été l'instigateur du vol, car chaque fois que le Président interroge un de ses complices il cherche à l'hypnotiser de son regard. Le Président lui ordonne de tourner les yeux d'un autre côté ; mais peu à peu ils reprennent la direction du prévenu interrogé. Alors Sita, l'interprète, saisit sa tête, lui imprime un demi tour comme si elle appartenait à un mannequin de peintre, et l'arrête en

MAKOBO

lui faisant diriger les yeux vers le plafond. Sélé grimace alors si drôlement que tout le monde éclate de rire.

Tous les accusés, sauf le gamin Makobo, nient maintenant avoir participé au vol. Pourquoi ont-ils avoué au cours de l'instruction, demande le Président. — Dans l'espoir de voir adoucir leur captivité et afin d'être délivrés des fers qui les torturaient, répondent-ils assez habilement.

La vérité se dégage laborieusement; le traducteur improvisé, Sita, le boy *n'mensa* (*) du commandant, qui ne parle qu'un français nègre, ne comprend pas toujours la question du Président ou a de la peine à trouver les termes équivalents en ficte.

Le Président cherche consciencieusement à se rendre compte du degré de culpabilité de chacun des accusés; mais les faits qui n'arrivent à son esprit qu'après une double traduction, sans doute fort approximative, lui sont-ils bien exactement présentés?

Quand je songe combien en Europe, quand juges et prévenus parlent la même langue, les réponses des accusés donnent souvent matière à de longues discussions entre les défenseurs et le ministère public, je ne puis me défendre d'un sentiment d'inquiétude lorsque j'entends prononcer la sentence : Makobo est condamné à 6 mois de chaîne, Sélé à 9 mois.

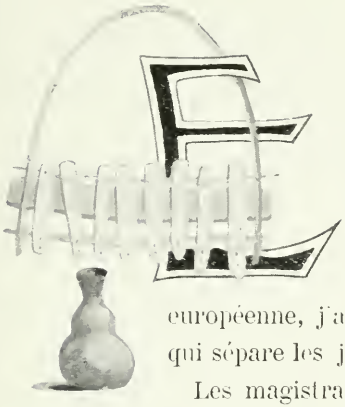
(*) Qui sert à table.

A mon retour des Falls, cinquante jours après le jugement, j'ai appris que Makobo était mort.

Quoique les chaînes dont on charge les prisonniers soient plutôt symboliques — elles sont trop légères pour les accabler — un an de cette peine équivaut pour eux à la mort.

C'est qu'il n'ont pas l'énergie morale qui soutient le blanc dans l'adversité ou la maladie. Ils sauront endurer de longues fatigues physiques, porter pendant des journées de lourdes charges sur la tête, faire au pas de course d'énormes traites ; sont-ils blessés, ils se guériront plus vite qu'un Européen ; mais s'ils tombent malades, ils n'ont pas la volonté de résister de se raidir contre la souffrance ; découragés ils abandonnent la lutte, ils n'ont pas foi dans les remèdes, ils désertent les infirmeries et vont se terrer dans la brousse pour y mourir comme des fauves.

Justice!



En voyant, comme je viens de le conter, des sauvages, presque nus, comparaître devant un tribunal de blancs, entouré de tout l'appareil de la justice européenne, j'ai l'intuition de l'énorme hiatus qui sépare les justiciables de leurs juges.

Les magistrats arrivés récemment d'Europe, encore imbus des principes de l'école humanitaire, agissent comme s'ils avaient devant eux un type conventionnel d'homme pondéré, raisonnable, et lui appliquent le système répressif auquel nous avons abouti après des siècles d'évolution.

Le nègre n'a pas parcouru les étapes de notre civilisation ; il observe encore les coutumes de sa vie barbare comme le faisaient nos pères germains du Niebelungenlied.

Il exerce son droit de vengeance, fondé sur la fraternité du sang et la solidarité familiale.

Quand la justice du chef intervient, c'est pour condamner le coupable à payer le *wergeld* à la partie lésée et si le condamné est insolvable, la punition devient

corporelle, car il faut intimider ceux qui seraient tentés de l'imiter.

Les délits ne sont pas appréciés par les indigènes Congolais au même point de vue qu'en Europe. Ceux qui sont commis aux marchés emportent la peine de mort, parce qu'il est urgent de garantir l'approvisionnement de la tribu et d'inspirer confiance aux fournisseurs d'aliments.

En dehors de ce cas, l'assassinat et le vol ne sont pas considérés comme des lésions excessivement graves. Les nègres vivent dans un état de guerre perpétuelle ; sans cesse ils doivent se garder contre quelque attaque imprévue, à chaque instant ils peuvent être appelés à tuer ou à se défendre contre un homicide.

Au point de vue de la propriété ils se trouvent encore à la phase d'évolution inférieure par laquelle ont débuté toutes les sociétés : celle d'un communisme inconscient.

Il arrivera à un noir de s'emparer d'un objet sous les yeux du blanc et de s'étonner d'en recevoir un reproche.

L'étranger n'a aucun droit ; est-il victime d'une violence, d'un meurtre, la justice indigène reste indifférente ; c'est par la guerre seulement qu'une réparation peut être obtenue du village auquel appartient le coupable.

Cependant, quand le blanc s'est établi pacifiquement dans un district, si sa fidélité à remplir ses engagements inspire confiance aux noirs, ils ne tardent pas à venir

lui soumettre leurs différends, reconnaissant ainsi sa supériorité intellectuelle.

L'Européen doit alors s'armer d'une grande dose de patience ; en effet le nègre est très procédurier, et dans l'exposé de l'affaire, il remonte généralement à son grand père ou bien prétend remettre en jugement une affaire réglée depuis longtemps ; ou encore, exagérant la solidarité familiale, il se figure que le juge blanc va faire retomber sur les petits enfants la responsabilité d'un méfait commis par un de leurs ancêtres.

Pour éviter les causes oiseuses, l'agent blanc, empruntant une coutume congolaise, ne consent à remplir l'office de juge qu'à la condition de recevoir une indemnité, en nature, à fournir par chaque partie.

Le paiement de cette contribution constitue un engagement pour les adversaires de respecter la sentence du juge choisi par eux. Ce dernier stipulera la fourniture des objets dont il a besoin à ce moment : des œufs, des poules, des chèvres s'il désire se ravitailler ; du bois, des côtes de palmier, s'il veut construire ; des nattes, des sièges s'il entend se meubler ; des écailles d'huitres s'il veut fabriquer de la chaux.

A moins d'avoir été depuis longtemps en rapport avec nos compatriotes, les indigènes s'adressent indifféremment, pour se faire rendre justice, à tous les blancs qui viennent

s'établir parmi eux : officiers, sous-officiers, factoriens, missionnaires, agronomes, ingénieurs, et je me demande si ceux d'entre eux qui n'ont pas une responsabilité officielle, n'abusent jamais de cette coutume des épices.

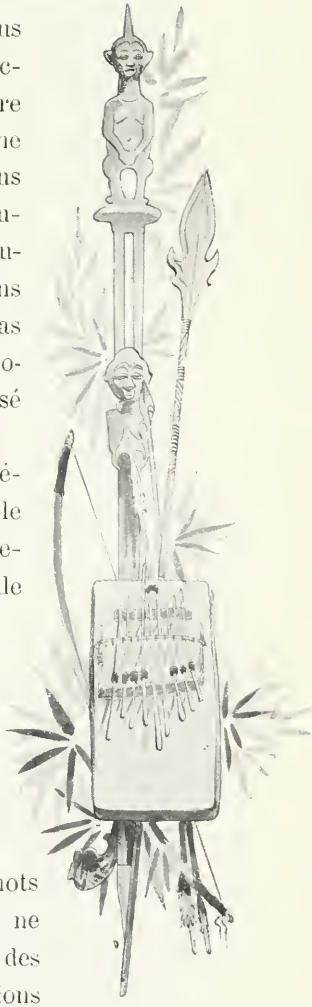
Par contre ces juges improvisés connaissent souvent fort bien les coutumes des indigènes, pour avoir séjourné longtemps au milieu d'eux, et, moins dominés par les formules juridiques importées d'Europe, ils jugent plutôt conformément à ces coutumes locales, de sorte que leurs sentences sont quelquefois mieux comprises par les nègres que celles des magistrats de l'État.

Néanmoins les malentendus doivent être fréquents. Le Belge ne peut comprendre les sentiments du nègre; il arrive d'un pays fortement organisé, où depuis sa jeunesse il a été pétri d'après un certain idéal, formé par une éducation uniforme, en vue d'un résultat déterminé ; de sorte que malgré les différences de caractère, il s'est, sans même s'en douter, conformé à un patron commun. Interrogeons-nous sincèrement et nous ne parviendrons pas à déterminer ce qui dans notre personnalité est spontané ou acquis par l'hérédité, inspiré par l'éducation familiale, imposé par l'école ou exigé par la société.

L'homme primitif avec ses instincts impérieux, l'homme civilisé avec son héritage de lois morales, luttent constamment en nous, tandis que chez le sauvage, l'homme instinctif domine l'homme assagi par la coutume.

Le plus souvent, nous nous soumettons aux exigences

tyranniques du monde civilisé sans nous en apercevoir tant nous avons été exactement comprimés dans le moule de notre puissante organisation sociale. Comme nous lui obéissons inconsciemment, nous sommes déroutés lorsque nous nous trouvons subitement en contact avec la sauvagerie africaine et nous lui appliquons des jugements injustes, puisqu'elle n'a pas été soumise à notre discipline, n'a pas évolué dans le même milieu, n'a pas traversé les mêmes phases historiques.



De son côté, le Congolais ne peut apprécier exactement la conduite du Belge. Il le regarde agir avec une sorte d'ahurissement craintif, ne devinant pas le motif de ses exigences. Comment se figurerait-il le travail, la richesse, sources de la politique coloniale de l'Europe? Peut-il se douter qu'il y a en Belgique des gens fort sincères, qu'il n'a jamais vus, qui font des discours et publient des brochures où il est constamment question de sa moralisation? Quelle valeur les mots progrès, civilisation ont-ils pour lui? Il ne possède pas de termes pour exprimer des idées aussi étrangères à ses préoccupations

habituelles. Comment se rendra-t-il compte du rapport qui existe entre les bonnes intentions que l'on professe à son égard et les corvées qu'on lui impose, les prestations auxquelles on le soumet. Si nous lui expliquions que ces exigences doivent assurer au Congo une paix analogue à la *Pax Romana*, amener la suppression du cannibalisme et de l'esclavage, il écarquillerait encore un peu plus ses gros yeux. Quoi ! interdire ces belles expéditions de rapine où l'on va enlever au voisin ennemi ses poules, ses chèvres, son manioc, ses femmes ; mais ce sont là des joûtes pleines d'attraits, où le courage des guerriers trouve l'occasion de se déployer et obtient sa juste récompense. Ne plus pouvoir manger son ennemi tombé ! Mais à quoi un cadavre est-il encore bon ? Quelle utilité d'abandonner un tel repas aux léopards et aux hyènes ? Est-ce qu'un ennemi ne nous est pas aussi étranger que l'est pour le blanc le bœuf dont il se nourrit ! Libérer les esclaves ! Ils ne le demandent pas, que deviendraient-ils sans un maître pour les protéger et les nourrir. Au reste les blancs ne pratiquent-ils pas l'esclavage sous forme de conscription militaire, n'obligent-ils pas les chefs des villages à leur fournir des travailleurs ? Où est la différence ?

Quand alors le malheureux noir rechigne au travail, le blanc l'appelle paresseux, brute, bushman !

Les nègres sont, il est vrai, de grands enfants, rieurs, imprévoyants, paresseux, voleurs, oublieux, ingrats ; et

pourtant, tous ceux qui les ont maniés ajoutent : avec du tact et de la fermeté on obtient beaucoup d'eux. Il faut les amener graduellement à reconnaître l'avantage de la culture en leur faisant apprécier combien elle assure leur alimentation, mais ne pas leur demander un effort trop grand ; il faut les considérer comme des fourmis travailleuses dont on doit ménager les forces. Car le blanc ne sera jamais que l'esprit dirigeant les bras ; il ne peut lui-même se livrer à un effort physique prolongé, sous ce climat énervant.

PRISONNIERS ENCHAINÉS

Il faudrait donc pour concilier les intérêts des noirs et ceux des blancs, commencer par se rendre un compte exact de l'état moral et intellectuel du noir, de ses traditions et de ses coutumes, s'efforcer d'obtenir des réponses à l'excellent questionnaire rédigé par la *Société*

d'Études Coloniales et fonder sur la connaissance de l'âme nègre une ligne de conduite qui serait expliquée et imposée à tous ceux appelés à exercer au Congo une parcelle quelconque de pouvoir.

Pour récolter, un jour, il faut d'abord bien connaître le sol auquel on veut confier la semence de la civilisation et ne pas oublier ce que ce terme contient de relatif quand on veut l'appliquer à une race sous un climat, dans un milieu si différent des nôtres.

Le Campement

Depuis six heures du matin, les rayons torrides du soleil africain ont vaporisé les eaux du fleuve, l'astre du jour ne montre plus qu'un disque rouge, sans force, derrière la brume dont il s'est enveloppé lui-même.

Le capitaine interroge la rive boisée de ses jumelles; quand il a trouvé l'endroit favorable, un ordre sec au barreur attentif, un signe de la main et le steamer, coupant obliquement le fleuve, se dirige vers la terre; puis, pendant qu'il la longe, à contre courant, une sonnerie du télégraphe du bord donne au machiniste l'ordre de marcher *halfspead* (*). L'avant frôle les branches surplombantes. Un noir plonge, l'ancre serrée dans ses bras, il rampe sous l'eau, puis on le voit surgir entre les racines qui défendent l'approche du rivage, se faufiler entre les calamus épineux, pour trouver un point d'attache. Il doit se hâter, car le bateau a perdu sa force

(*) A demi-vitesse.

d'impulsion et risque d'être entraîné par le courant sur quelque roc caché ou quelque *snake* (*) traîtreux.

Aussi cette manœuvre ne se fait-elle jamais assez prestement au gré du capitaine : *Noki! Noki! Tambula, yama!* crie-t-il de toute la force de ses poumons (**).

RIVE BOISÉE

Des craquements se font entendre au-dessus de notre tête, le *capita* (***) du bord s'élance sur la toiture et son couperet taille énergiquement les grosses branches qui menacent de fausser nos bordages.

Le steamer n'est pas amarré et déjà les coupeurs de bois, armés de leurs haches, se précipitent dans le fleuve.

(*) Tronc d'arbre noyé

(**) Vite! Vite! Marche, animal!

(***) Le chef.

nagent vers la rive, prennent d'assaut la berge limoneuse, se glissent comme des fauves dans la forêt impénétrable. C'est à qui mettra, le premier, la main sur le tronc mort le plus voisin, sinon le bûcheron court le risque

POSTE DE BOIS

d'avoir à chercher fort loin sa ration de bois ; en même temps, le *capita* du bois plante des piquets, espacés d'une brasse, hauts de 1m70. Ce sont les quarante stères que nos quarante coupeurs auront à combler avant de pouvoir

dormir, sous peine de recevoir la chicotte. Cette menace leur inspire une crainte salutaire, et bientôt les échos de la forêt retentissent des coups redoublés de leurs cognées.

LA CUISINE AU CAMPEMENT

Mais parfois une âpre et violente querelle éclate subitement. C'est quelque coupeur malhonnête qui tente de s'emparer de la provision préparée par un collègue plus heureux ou plus actif.

En même temps, le *capita* du bord a fait tirer, à grand renfort de bras et de cris, une lourde passerelle ; elle est toujours trop courte et mal calée. Ceux qui veulent gagner la terre doivent piétiner dans la fange et risquent de voir la planche basculer et les verser à l'eau. Le chauffeur choisit généralement ce moment pour dégorger sa chaudière et le jet brûlant de vapeur balaye le débarcadère en un clin d'œil.

Les femmes se risquent cependant ; elles descendent, une marmite de manioc en équilibre sur la tête, tenant d'une main un tison dérobé au fourneau de la machine, de l'autre un chien glapissant suspendu par les pattes de devant. Les maris ont éclairci un espace de forêt à coups de machette ; bientôt le feu brille dans la nuit tombante, une fumée âcre pique les yeux des blancs ; des nattes sont étendues à terre, d'autres, jetées sur des piquets, serviront d'abris.

Le campement s'établit en un moment. Les hommes se réunissent autour du foyer improvisé, allument une pipe, pincent leur *marimba* (*), pendant que les femmes préparent le repas, font bouillir le manioc, fumer un poisson, rôtir un cuissot de chèvre, une côtelette de chien ou un maigre poulet.

Les voix s'élèvent tantôt joyeuses, tantôt irritées. On

(*) Instrument de musique, formé de sept lames d'acier fixées sur une planchette.

se raille, on s'interpelle, on se querelle de feu à feu, on raconte les incidents de la journée, on commente les faits et gestes des *mundélés* (*). C'est un brouhaha, un vacarme, un tapage auquel il faudra souvent que le capitaine mette le holà, en envoyant la *sentry* (**) intimer l'ordre à ces intarissables bavards d'avoir à se taire — afin que les pauvres touristes puissent jouir de quelque repos.

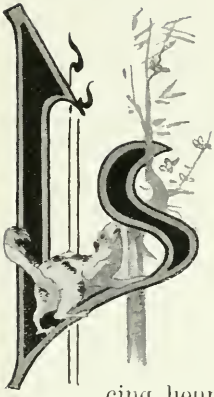
Enfin, peu à peu, le *roaring camp*, le camp murmurant, s'assoupit au son plaintif d'un accordéon; la fumée des foyers, blanchie par un rayon de lune, se traîne paresseusement sur la plaine luisante du fleuve.

Le calme de la nuit, ponctué par le doux clapotis du courant, n'est plus troublé alors que par le soupir puissant d'un hippopotame venant reprendre haleine à la surface de l'eau. Puis, le voyageur s'endort, bercé par le coassement rauque et cadencé d'une grenouille bœuf chantant ses amours aux étoiles.

(*) Des blancs.

(**) Nom des soldats au Congo.

La Navigation



Le soleil n'est pas levé et déjà le campement s'agite et jacasse; le murmure grossit et devient un formidable tapage.

Impossible de goûter encore du repos. Je sors de ma cabine. Ma montre marque cinq heures et demie. La pâle lueur du jour qui nait perce péniblement l'épais brouillard étalé sur le fleuve frissonnant.

Le sifflet impérieux du machiniste commande aux noirs de s'embarquer; mais ils flânent paresseusement jusqu'au moment où le capitaine, impatienté de leur lenteur, ordonne de retirer la *tenda* (*). Le départ leur paraît alors imminent et ils se précipitent à l'eau en se bousculant pour gagner le steamer.

L'ancre est détachée, nous quittons la rive, quelques retardataires sont obligés de nous rejoindre à la nage.

Le bateau s'ébranle devant la poussée de la grande roue d'arrière, elle imprime une telle vibration à sa membrure que nous nous demandons comment tous les

(*) La planche.

ais ne se disjoignent pas. Aussi, chaque jour le capitaine doit-il envoyer le *capita* caler, à coups de maillet, quelque tige qui bat d'une façon insupportable.

Notre centaine de noirs se sont arrimés tant bien que mal au-dessous de nous, entre la chaudière et les cylindres de la machine, entre les mannes de caoutchouc et la provision de bois, entre les coffres de l'équipage bourrés de *biloques* (*) et le fourneau où notre vatel prépare les repas.

Les bûcherons sont entassés sur l'allège, dans un tel enchevêtrement de bras et de jambes, qu'il serait difficile de dire à qui ces membres appartiennent. La plupart dorment presque nus, une main étalée sur la figure pour atténuer l'éclat de la lumière; d'autres, enveloppés dans leurs pagnes, semblent des cadavres dans leur linceul. Nous appelons cette allège « la barque du Dante ». On la croirait peuplée de damnés, tant le sort de ces misérables paraît lamentable. Quelques uns, squelettes ambulants, sont cruellement secoués par la toux des phtisiques. D'autres sont rapatriés pour mourir, chez eux, de la maladie du sommeil. Notre docteur a découvert sept varioleux parmi ces galériens. Il en est qui nous rappellent les mangeurs de choses immondes de Flaubert, quand nous les voyons déchirer des entrailles d'animaux, de leurs dents aiguisées.

(*) Effets des noirs.

Lorsque le steamer coupe un tourbillon, l'eau rejaillit sur le pont inférieur et les arrose. Un gamin, sans souci du danger, dort sur le bossoir auquel l'allège est amarrée.

Au pont supérieur, le petit barreur est à son poste, l'œil inquiet, dirigé vers le capitaine qui interroge les fugitifs changements de couleur de la surface du fleuve, pour deviner si elle ne cache pas quelque banc de sable. Par moments il faut gouverner avec une prudence extrême ; le chenal a tout juste la largeur du bateau ; un faux coup de barre peut en un clin d'œil nous jeter sur un haut fond, malgré les deux sondeurs, à l'avant, qui continuellement s'assurent de la profondeur avec leurs perches de bambou.

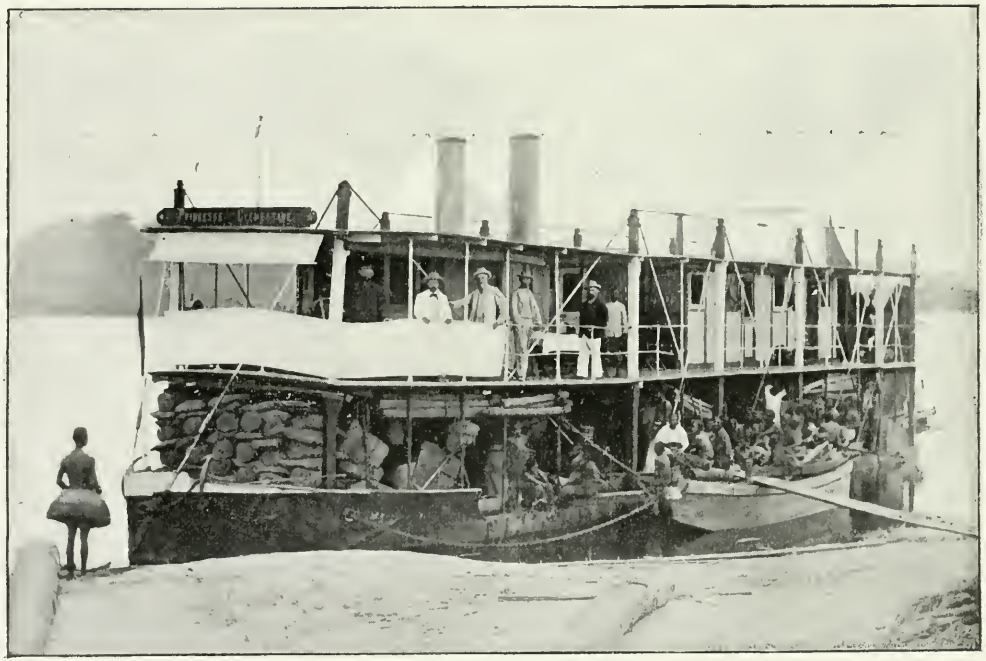
L'ALLEGE PENDANT UN ÉCHOUAGE

La gerbe d'eau que soulève l'étrave, comme un soc de charrue divisant la glèbe, s'abaisse et disparaît même quand le fond se relève; alors l'attention redouble, car on navigue sous la menace d'un échouage.

Tout à coup, brusque arrêt! Nous sommes échoués! Le barreur attrape une formidable gifle du capitaine. Aussitôt le *capita* commande à tous les coupeurs de se jeter à l'eau, ils y plongent jusqu'à la ceinture; rangés à babord ils poussent au commandement de leur chef, et, pour additionner leurs efforts, ils crient en cadence : *Laso! Laso! Laso! ya! ya! ya! hop là! hop là! hop là! Etsamwé! Etsamwé! Etsamwé! Améée! Améée!* Mais rien n'y fait, nous restons cloués sur notre banc. Le capitaine envoie toutes les femmes sur l'allège, pour soulager l'arrière; elles se tiennent là impassibles, ne se souciant pas plus de la manœuvre qu'une vache hollandaise regardant passer un train de ses yeux somnolents.

Au bout d'une heure d'efforts et de cris inutiles, le capitaine armé d'une baguette fait passer les noirs à tribord, et les excite en criant : *Makassi!* Les coupeurs répondent : *Kuma! Kuma! Kuma! Tambula!* Le steamer reste sourd à ces appels. Je soupçonne les noirs de crier plus qu'ils ne poussent; il ne me semble pas que les muscles de leurs bras se gonflent sous un effort sérieux.

Au bout de trois heures le capitaine n'a plus de voix; exténué, il commande machine en arrière : la grande



LE STEAMER « PRINCESSE CLÉMENTINE »

roue soulève un bouillonnement de sable jaune, le bateau pivote sur lui-même, mais ne parvient pas à déraper. Il faut en finir pourtant. On envoie un supplément d'hommes à l'eau, on bourre de taloches ceux qui, sous prétexte de maladie, dorment cachés sous des nattes ; le *capita* du bateau, s'arrachant des mains de sa femme qui le coiffe, apparait avec son énorme tignasse ébouriffée ; armé d'une latte, il crie, il vocifère, bondit, comme un démon chinois, derrière les hommes qui s'arc-boutent contre la coque, caresse leurs épaules de la chicotte. Enfin !... la machine bat *full speed* et sous une poussée de bras plus vigoureuse, le steamer glisse lentement ; les nègres l'acclament de leurs hourrahs, et aussitôt, craignant de perdre pied, grimpent comme des singes à bord ; un d'eux est écrasé entre l'allège et le bateau. On le dépose geignant, presque évanoui, sur le pont ; le docteur le palpe : rien de cassé, une simple compression du thorax ; on lui met un flacon d'ammoniaque sous le nez, le blessé revient à lui avec une épouvantable grimace ; pour le rassurer on serre sa poitrine dans quelques tours de bandelettes et on le couche sur un tas de bois, enveloppé d'une couverture.

La navigation reprend son cours paisible et les îles boisées défilent uniformément, les unes à la suite des autres ; les plus éloignées paraissent flotter dans le ciel devant nous, leur silhouette bleuâtre se précise peu à peu en des panaches de palmiers élaïs.

Une longue pirogue traverse le fleuve. Ses pagayeurs noirs se détachent sur le fond laiteux du fleuve embrumé, comme des ombres chinoises.

Mais brusquement un homme se précipite vers le capitaine : *Maï Moïsi!* crie t-il, et le même appel retentit en bas : Une femme à l'eau! Endormie sur le bord, Ekila,

PIROGUE

la femme du barreur Lulongo, s'est laissée choir; elle nage heureusement, mais la vitesse acquise nous a déjà portés loin; on arrête la machine. Lulongo se jette à l'eau et pousse des brasses vigoureuses vers sa compagne. Arrivera-t-il à temps avant que ses forces ne soient épuisées, avant qu'un crocodile ne l'ait saisie par les jambes? Nous suivons anxieusement, avec nos jumelles, les progrès du sauvetage. Une pirogue indigène glisse le long de la rive; en quelques coups de pagaie, elle pourrait atteindre la malheureuse; mais un noir d'un

village étranger ne compte pas plus qu'un animal : l'embarcation ne se détourne pas de sa route. Cependant Lulongo a rejoint sa femme, le steamer rétrograde et bientôt les époux sont hissés à bord. Ekila tombe dans les bras de sa mère qui la tient longuement embrassée; des larmes de joie et d'émotion coulent pendant une

LES ÎLES

partie de l'après-midi le long de leurs joues bronzées. Quelle que soit la couleur de la peau, les sentiments qui attachent la mère à la fille, l'époux à sa femme, sont les mêmes pour toute l'humanité.

Le soleil est au zénith, toujours couvert d'un voile de vapeurs; néanmoins, nous avons bien la sensation de nous trouver au centre de la fournaise africaine : le thermomètre marque 34° centigrades; nous ne savons où

nous mettre pour échapper à la chaleur ; les îles se reflètent dans le miroir uni des eaux ; la buée qui s'en élève semble décomposer les rayons solaires en leurs couleurs primitives et donner au paysage le coloris diapré d'un tableau féerique de Turner.

Nous nous arrêtons, un moment, pour récolter du bois, le bec du bâteau dans un épais fourré ; les branches des arbres de la rive, violemment secouées, font pleuvoir sur nous une nuée de fourmis.

Une pirogue vient se ranger à notre bord, en se tenant toutefois prudemment hors de la portée de l'équipage ; les pêcheurs offrent de gros poissons ; nos hommes présentent des poignées de mitakos et avec des appels féroces, tâchent de fixer l'attention des vendeurs.

Il y a peut-être vingt poissons au fond du canot ; quarante bras se tendent avec des gestes de colère accompagnés d'injures vociférées par les compétiteurs, qui semblent en proie à un furieux appétit.

Enfin le marché finit par se conclure à 20 mitakos par poisson, soit environ 1 franc.

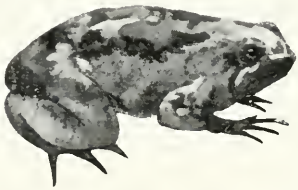
Rapidement débarrassés de leurs provisions, les pêcheurs alléchés par l'aubaine inattendue, courent la renouveler et reviennent bientôt ; mais la concurrence est moins âpre car ils peuvent maintenant contenter tout le monde. Ils expérimentent, à leurs dépens, la loi d'airain de l'offre et de la demande ; les prix subissent une notable diminution.

Nous nous remettons en route, mais le steamer se dérobe brusquement et fait un écart imprévu à tribord. C'est un accident au gouvernail, qui n'a été que grossièrement réparé à Léopoldville. Il faut s'arrêter et le remettre en état, tant bien que mal. Nos dames ne laissent pas échapper l'occasion de se baigner, les crocodiles n'oseraient se hasarder entre le bateau et la rive. Actéon pourrait sans crainte surprendre nos baigneuses peu farouches; elles se livrent innocemment aux soins de leur toilette et sont ravies quand nous leur jetons un morceau de savon. Puis elles jouent entre elles comme les nymphes de Diane et s'aspergent mutuellement avec de petits cris joyeux. Enfin nous reprenons notre navigation et les naturels, rangés sur la rive, nous regardent passer, noblement appuyés sur leur pagaie.

Vers le soir, le *capita* du bateau signale au capitaine que deux rivets ont sauté. Il y a déjà deux pieds d'eau dans la cale. Nous nous dirigeons vers la rive pour y échouer notre avant, afin de ne pas couler; des nègres plongent sous l'eau, enfoncent des rivets munis d'une rondelle de caoutchouc dans les trous de la coque; ces rivets munis d'un filet de vis sont saisis à l'intérieur et serrés contre la paroi à l'aide d'un écrou; la voie d'eau est réparée; demain nous pourrons continuer notre voyage.

Le jour tombe, le paysage s'enveloppe d'une brume

épaisse, les rives fuient au loin en sombres perspectives et leur contour s'allonge dans les eaux luisantes en zigzags tremblotants; on se croirait au bord de quelque lac mélancolique d'Écosse, plutôt qu'au centre de l'Afrique.



Le Fleuve

Quand on a navigué pendant six semaines sur un fleuve, quand chaque jour, on a répété son nom, formulé quelque impression à son propos, appris quelque particularité sur sa largeur, son régime, sa flore et sa faune, cette grande artère, où coulent les eaux rassemblées sur les 3,800,000 kilomètres carrés de son vaste bassin, prend dans l'esprit une personnalité douée de qualités humaines ou divines. On parle de sa beauté, de ses colères, de sa puissance, comme s'il s'agissait d'un mortel ou d'un dieu.

J'ai éprouvé la même impression sur le Nil, père des eaux, que les Grecs représentaient la tête voilée, par allusion au mystère de sa source et les Egyptiens dans l'attitude d'un adorant offrant des poissons et des lotus à Ammon.

Le *Flavus Tiberis*, le *Vater Rhein*, la *Blaue Donau* ont reçu de la légende, de l'art et de la poésie la même personnification symbolique.

Au Congo, l'énorme serpent liquide traverse de ses replis sinueux quatre mille kilomètres de territoire, et,

si fluides que soient ses molécules, elles semblent néanmoins constituer un organisme vivant, un tout animé d'une volonté mystérieuse, en vertu de laquelle elles accomplissent leur mission : transporter l'alluvion des montagnes dans la plaine, modeler la surface de la terre, limer les rocs qui lui barrent la route de la mer.

En vain onze barrières ont-elles tenté d'entraver la marche fatale du reptile luisant; avec une patience séculaire il a rongé leurs seuils et maintenant il les franchit allègrement pour aller regagner, en bondissant, le sein de l'ancêtre commun des eaux, le vaste océan.

L'explorateur devine la genèse du fleuve : comme le python antique, il est né de la fange des marais. Dans cette période embryonnaire, dont il reste des traces, sa forme était peu définie; une multitude de canaux serpentaient entre le Congo et ses affluents; ils s'anastosmosaient entre eux, et leur réseau inextricable constituait comme un protoplasme de fleuve.

A ce moment son caractère ne se dessinait pas encore, son lit n'était pas creusé, son allure était hésitante. On voit même aujourd'hui, son cours tortueux s'épandre en d'énormes marécages et ramper entre des centaines d'îles qui ralentissent sa marche.

En prenant de l'âge, sa volonté s'affirme, sa force accrue attaque résolument les obstacles, il approfondit alors son chenal et quand sa colère s'est épuisée en

UN RAPIDE

bons furieux de N'Tamo à Yellala, ses eaux encore troublées par la lutte récente coulent unies, calmes, à pleins bords entre des rives nettement arrêtées, vers l'océan, but suprême de leur longue course.

Si Hérodote a pu appeler l'Egypte un présent du Nil, nous pouvons nommer le Congo le grand voyer de notre empire colonial, car il est la seule voie de pénétration permettant d'atteindre toutes ses parties ; aussi, comme le Nil, fait-il presque l'unique objet des conversations des voyageurs transportés sur ses eaux ; on le sent toujours présent à leur pensée, il les hante par son immense parcours, l'énorme volume d'eau qu'il verse à la mer, le spectacle varié de ses ondes, tantôt unies comme un clair miroir réfléchissant les nuages et les rives, tantôt

couleur de plomb, quand le ciel se charge de lourdes nuées d'orage, ou bien ridées par le souffle précurseur d'une tornade. A certains moments, il s'étale avec une ampleur majestueuse et l'œil cherche en vain, au loin, ses rives bleuâtres ; il semble alors jouer quelque rôle solennel ; d'autres fois, il court en zig-zag d'une rive à l'autre, pris d'une folle fantaisie, et tourbillonne sur lui-même ; ou bien encore, resserré entre les bords rocheux d'un étroit canal, il précipite, avec une rapidité irrésistible, sa profonde colonne d'eau, charriant d'énormes troncs d'arbres et des îles flottantes ; ou enfin, bondissant au milieu des cataractes, on le voit déployer sa force et sa rage entre les rocs ébranlés sous les coups de bélier de ses flots mugissants ; il s'élance en gerbes rejaillissantes dont la crête s'éparpille en une mousse brasillante au soleil ; si l'obstacle lui présente une masse trop solide, il le contourne, rampe à l'entour, rongeant sournoisement sa base jusqu'au jour où le colosse, manquant de pied, s'écroule et roule, entraîné par l'irrésistible poussée du fleuve, se brise en éclats, et se réduit en d'innombrables cailloux qui plus tard, pulvérisés, forment l'impalpable alluvion de ses rives blanchissantes.

A côté des rapides, où l'on est assourdi par les sifflements, étourdi par les clameurs des eaux entrechoquées, on voit le fleuve s'employer à des besognes plus modestes : creuser patiemment une marmite en y faisant

tourner une pierre; s'insinuer dans des canaux étroits en les remplissant de ses gargouillements joyeux, dévaler d'un seuil peu élevé en une nappe chatoyante, dont la poussière s'irise d'un arc-en-ciel.

Chaque variation de l'atmosphère se répercute dans le fleuve : à travers la brume grise du matin filtre une lumière délicate, elle glace de reflets laiteux et nacrés la moire des eaux; vers midi le vent se calme, les rides s'effacent, et les îles se reflètent dans les eaux dormantes, avec une telle netteté qu'on ne sait où finit la réalité, où commence l'image; vers le coucher du soleil les vapeurs qu'il a pompées se traînent paresseusement sur le fleuve.

Quand la lune se lève, ces nuées se colorant d'une pâle clarté, accrochent leurs écharpes transparentes à la silhouette sombre du rivage.

L'impression la plus persistante rapportée de notre navigation sur le Congo, est celle de son immensité, rendue sensible par le temps considérable exigé pour son parcours jusqu'aux Stanley-Falls : vingt-six jours à la montée, quinze jours à la descente. Au point de vue de l'exploitation de

la colonie, le trajet à faire, avant d'arriver à sa partie fertile, est énorme : de Banana à Matadi, une journée, de Matadi à Léopoldville, deux journées ; de Léopoldville à Tchumbiri, quatre journées ; soit sept jours de trajet, c'est-à dire le temps que l'on met pour aller de New-York à San-Francisco, en traversant tout le continent américain. Il ne parait pas que l'on puisse tirer grand parti des rives du Congo de Léopoldville à Tchumbiri. Aux environs du Stanley-Pool ce ne sont que prairies marécageuses ; plus haut le long du chenal, des collines arrondies, stériles, où la brousse seule pousse. Le même aspect désert se trouve plus au nord quand on navigue pendant deux jours entre Mobeka et Upoto, sans rencontrer un poste.

Au point de vue pittoresque, le Congo peut aussi se diviser en deux parties : le chenal entre le Pool et Tchumbiri, bordé de collines rousses, dont les rameaux uniformes descendent les uns derrière les autres vers le fleuve ; puis le haut fleuve dont les rives sont couvertes de forêts impénétrables serties dans un bourrelet vert tendre d'*Urera*.

La première partie forme un chenal resserré de quinze cents mètres de largeur environ, d'aspect triste et sauvage, la seconde s'étale en renflements énormes, semés d'îles innombrables, dont la végétation touffue se reflète dans les eaux et prête à la contemplation poétique.

Ainsi le fleuve révèle peu à peu à l'observateur son

rôle considérable par sa puissance, son action, ses aspects. Il est l'éternel sculpteur qui, sans relâche, modèle la terre pour un but mystérieux et modifie sa surface tourmentée. Son travail patient, atténue peu à peu les bouleversements de la force plutonique.

LE PIONNIER

On s'explique les légendes, échos lointains des époques où les volcans soulevaient et crevassaient la croûte terrestre. Ce devaient être des géants qui avaient rudement forgé la future habitation de l'homme ; maintenant n'est-ce pas une naïade, qui, par des procédés plus doux et plus patients, dénude les montagnes, comble les gouffres, excave les canaux d'irrigation par lesquels les mers

intérieures s'écoulent vers l'océan et prépare ainsi la terre pour le séjour des faibles humains ?

A la place des solitudes dont les sombres montagnes se miraient dans de mornes lacs, apparaît l'eau vivante, courante, bondissante.

L'eau, principe animateur des germes, s'élève du vaste réservoir de la nature ; sous les rayons vivifiants du soleil elle entoure la terre de son anneau équatorial de nuages, puis se précipite en pluies diluviennes vers le centre du continent noir, d'où elle s'élance de nouveau vers l'océan, réalisant ainsi le cercle éternel de la vie.

Pour la courte existence de l'homme, la grandeur séculaire des oscillations de la croûte terrestre est l'immobilité ; tandis que la force agissante de l'eau, transformant la surface de la terre sous ses yeux, c'est la vie de la nature.

Quand le puissant travailleur a rendu le fleuve accessible à la civilisation, après avoir calmé et régularisé l'impétuosité primitive de son cours, distribué les fécondantes alluvions sur des plaines riveraines, alors il ne transporte plus seulement le canot du sauvage, mais le bateau à vapeur, chargé d'hommes blancs, apparaît sur la grande artère commerciale pour aller exploiter des richesses jusque là inutiles, et ouvrir à la fécondité humaine des espaces nouveaux.

La Forêt Équatoriale

LA *Princesse Clémentine* remonte lentement le courant, la silhouette des rives boisées défile devant nos yeux. Un fouillis inextricable de racines plongeant dans l'eau, surmonté d'un bourrelet d'arbrisseaux chlorotiques (*), en défend l'accès. Plus haut, les rotangs (**), s'aidant de leurs crocs, escaladent les arbres. La brise, invisible pianiste, abaisse successivement leurs feuilles, comme les touches d'un clavier végétal.

Tentons pourtant de sonder les mystères de la forêt vierge; une pirogue nous conduit vers une petite plage sableuse, mais nous nous heurtons immédiatement à une muraille végétale; en vain essayons-nous de forcer notre route à travers le taillis, nous nous buttons constamment à un lacis infranchissable de rotangs piquants, de ronces acérées, d'euphorbes hérissées, de lianes à caoutchouc (***). Essayons de nous glisser plus avant par un

(*) Urera Cameroonensis (Urticacée).

(**) Calamus secundiflorus (Palmacée.)

(***) Hevea, Vahea, Landolphia.

couloir de fauves, mais nos vêtements sont bientôt lacérés et salis d'un suc laiteux et nous nous arrêtons découragés.

Toutes ces plantes parasites luttent à qui atteindra, la première, la lumière ; elles s'enmêlent, se hissent les unes au-dessus des autres par les moyens les plus ingénieux : crochets, vrilles, harpons, ventouses, et nous donnent le spectacle de l'âpre combat pour l'air. Dès que cette flore parasite a atteint le sommet des arbres, elle suspend ses festons de l'un à l'autre, flotte en guirlandes à leurs branches, recouvre leur ramure d'une lourde nappe verdoyante qui s'épand en cascade jusqu'au fleuve.

Autour de nous se révèle la fatale conséquence de cet assaut des plantes grimpantes. Écrasés sous leur linceul,

FORÊT MORTE

les arbres n'ont pas le temps de grandir ; ils meurent étouffés, pourrissent sur pied, dévorés par les fourmis et les scolopendres. Puis au premier ouragan, ils s'effondrent entraînant dans leur chute les artisans de leur mort.

RIVE COUVERTE DE LIANES

L'épineuse famille des papilionnacées peuple la forêt : acacias, mimosas, bombax y dressent leurs troncs blancs. Une silhouette étrange attire notre regard ; en approchant nous reconnaissons que l'orseille (*) parasite a suspendu ses franges jaunâtres aux rameaux desséchés

(*) Rocella tinctoria.

RIVE PLANTÉE DE PALMIERS

d'un faux cotonnier (*) ; à côté le squelette d'un panza (**) s'est revêtu d'une frondaison artificielle sous les étreintes meurtrières d'une liane.

Gagnons le sous-bois par ce sentier d'éléphant.

Déception ! quelle pauvreté en comparaison de la lisière !

La végétation privée d'air et de lumière est misérable, rabougrie ; le feuillage rongé par la rouille de l'anémie a un aspect maladif ; les troncs pourris, dévorés par des champignons énormes, tombent en poussière ; une atmosphère lourde et humide rend la marche pénible ; le pied s'embarrasse, à chaque pas, dans des racines hérissées d'aiguillons.

(*) Eriodendron anfractuosum.

(**) Pentaclethra macrophylla.

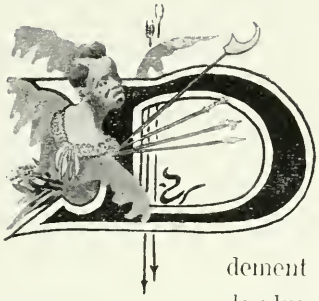
Quoique cette flore sylvestre ne compte pas une conifère, ses feuilles composées et menues sont luisantes et sombres comme les aiguilles des pins; elles ne tamisent pas la lumière ainsi que le feuillage transparent de nos arbres et, par suite, on ne rencontre pas ici les clairs-obscurs mystérieux de nos sous-bois.

La végétation, renouvelée sans trève par l'action combinée de la chaleur et de l'humidité, ne saurait offrir ni le charme de nos frais printemps, ni la mélancolie de nos automnes colorés.

La forêt africaine se présente donc à nous comme le continent noir lui-même : dure, massive, compacte, hostile au voyageur.

Combien nous préférons le charme de nos bois et leurs fraîches clairières !

Une Tornade



Depuis le matin l'horizon est couleur de plomb et le tonnerre gronde sourdement au loin; le ciel s'assombrit de plus en plus et la surface de l'eau se ride d'un frissonnement de petites vagues; la température fraichit. De lourds nuages d'un vert sale ne laissent plus passer qu'une lueur sinistre; les éclats de la foudre se rapprochent et se succèdent plus fréquemment, des éclairs violets déchirent la nue; l'eau prend une couleur terreuse. Il est temps de s'abriter contre l'ouragan menaçant. Nous longeons la rive, cherchant un ancrage favorable, tout en évitant les bancs de sable et les snakes. Mais les vagues grossissent et lavent le pont inférieur : notre steamer n'est pas construit pour les affronter; il faut à tout prix aborder. Nous nous amarrons, tant bien que mal, aux arbres de la rive et, tirant sur l'ancre, nous nous incrustons dans la forêt.

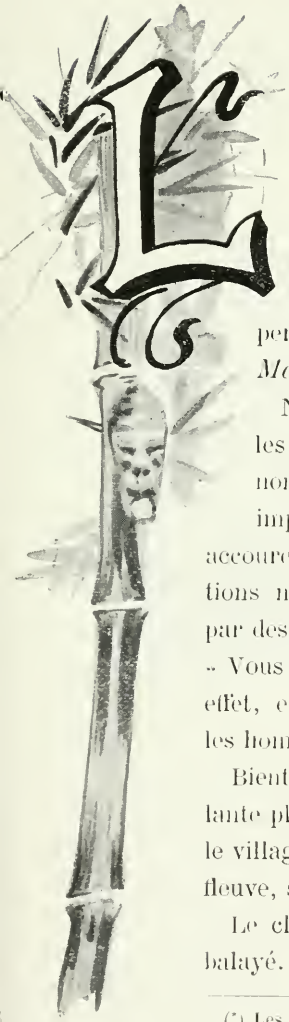
Il est temps! La tornade fond sur nous, les vagues déferlent violemment et nous collent contre la terre, un vent furieux secoue les arbres, les brise et emporte au loin les feuilles déchiquetées des bananiers. Une averse

équatoriale répand des torrents d'eau sur le bateau et nous oblige à chercher un refuge dans nos cabines.

Les détonations électriques se suivent sans interruption ; nous sommes entourés de feu ; les craquements de l'éclair, suivis de longs roulements, deviennent assourdissants ; nous assistons à un effroyable déchainement des éléments ; par moments, des rafales violentes chassent devant elles des nappes de pluie ; on les voit accourir et s'abattre sur nous ; les arbres, la rive, le bateau ruissellent. La puissance des forces naturelles nous apparait alors dans sa sauvage grandeur. Cela dure une heure ; puis, les coups de foudre s'espacent, le grondement du tonnerre s'affaiblit, le vent perd peu à peu sa violence, l'ondée tombe plus verticalement, l'horizon s'illumine au sud d'une clarté rose ; la houle s'apaise ; nous pouvons reprendre notre voyage ; mais il pleut toujours. Du rivage élevé, les Lokélé nous regardent passer, abrités sous une feuille de bananier ; nous en apercevons six qui, comme des cariatides de bronze, élèvent au-dessus d'eux une claie protectrice, d'autres se sont tapis sous un pagne tendu ou se tiennent blottis sous une pirogue renversée.

Vers la fin du jour la pluie cesse, mais le ciel continue à charrier de sombres nuées, et, par moments, nous entendons encore les lointains roulements de l'orage qui, comme un chien hargneux, s'éloigne en grondant.

Au Pays des Eves noires



Les tambourins du bord font rage, les sondeurs plongent en mesure leurs perches dans le fleuve et crient chaque fois : *Maï mengi!* Eau beaucoup!

Nous approchons d'une rive élevée ; entre les palmiers qui la couronnent s'alignent de nombreux chimbèques (*). C'est Yambinga, important village d'Upoto. Les indigènes accourent en gesticulant et saluent d'exclamations moqueuses nos Bangala, qui répondent par des quolibets salés. Ils crient aux femmes : « Vous courez nues comme des chèvres! » En effet, elles n'ont pas le moindre costume, et les hommes portent un pagne minuscule.

Bientot l'ancre est fixée, la passerelle basculante placée. Nous allons nous promener dans le village dont les cases s'étendent, au bord du fleuve, sur une longueur de sept kilomètres.

Le chemin, d'argile battue, est proprement balayé. Les habitations sont fort simples. Les

(*) Les cases des indigènes.

parois, composées de nervures de bananier, les toits couverts de feuilles de palmier, sont des abris suffisants dans cet heureux climat. Des bananiers touffus, chargés de régimes en fruits, les protègent contre les rayons ardents du soleil.

UN GROUPE DE NOIRS

L'air est doux, rafraîchi par un souffle léger venant du fleuve; dans les eaux scintillantes se reflètent des îles verdoyantes; elles flottent dans la buée chaude que l'implacable soleil d'Afrique vaporise incessamment.

Un groupe de noirs se détache en silhouette sur le miroir éclatant du fleuve; l'un d'eux, appuyé sur son bâton, rappelle la pose familière des bergers grecs; un susurrement, fait de l'addition de tous les bruits de la

nature, accompagne le cours de l'eau qui roule paresseusement ses ondes limoneuses en se moirant, deci delà, d'un tourbillon, indice d'un roc caché, d'un frissonnement de rides, révélatrices d'un banc de sable.

La vie paisible des villageois se déroule sous mes

VANNIER YAMBINGA

yeux en tableaux idylliques : à sa coiffure et à son ample collier de *pipiolti* (*), je reconnais une jeune mariée accroupie près de son seigneur et maître, étendu la tête à l'ombre d'une natte ; plus loin, une ménagère racle du manioc et, devant elle, l'eau bout dans un pot planté sur trois bûches; à côté, son mari est absorbé dans le tres-

(*) Perles blanches,

sage délicat d'une nasse. Ses femmes, hardies nautonières, iront la poser aux bons endroits; les voilà précisément en pirogue, au rivage; elles viennent de déposer

LE CHEF MALANGA

le produit de leur pêche. Voici maintenant un grand gaillard, voluptueusement étendu, la tête sur le giron de son épouse. Elle épile ses cils de ses doigts effilés, et cette opération paraît lui faire grand plaisir. Tantôt elle

transformera sa chevelure en une toque rouge et graisseuse, aux bords nettement rasés.

Tel nous apparaît Malanga, le chef du village, qui se

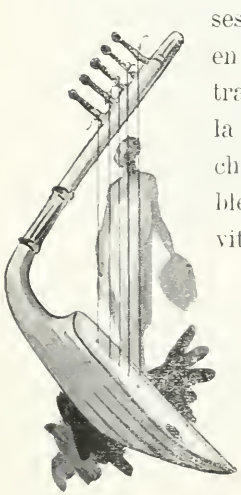
DEUX EVES NOIRES

laisse complaisamment photographier, appuyé sur sa pagaie, après nous avoir salué d'un sonore *Malamou!* Il est vigoureux, bien découplé et ses jambes ne sont pas dépourvues de mollets, chose rare chez les nègres.

A l'ombre d'un buisson, trois amis sont accroupis et se passent un bambou creux dont l'extrémité porte une feuille de tabac enroulée; ils en tirent une forte bouffée à tour de rôle; des mères caressent leurs enfants, des pères les font sauter sur leurs genoux ou les encouragent à venir m'offrir gentiment la main.

Un peu plus loin surgissent, au milieu d'une touffe de scrofulaires fleuries, deux Ève noires; leur innocente inconscience ne s'émeut pas de me voir braquer un Kodak vers elles. Ne sommes-nous pas dans un Éden africain, où les femmes n'ont pas encore mordu au fruit de la science et ne comprennent rien aux effarouchements de la pudeur européenne?

Peut-être dans leur cerveau obscur, se demandent-elles pourquoi le blanc, le *mundélé*, si puissant par ses bateaux, si fort par ses albini, si riche en étoffes, si pourvu de mitakos, ne reste pas tranquillement auprès de ses blanches, dans la lointaine et mystérieuse M'Potou (*), aux chimbèques de pierre, au lieu de venir troubler l'innocent noir par sa fiévreuse activité, sa soif du gain et son besoin de domination.



(*) L'Europe.

Le Nu Africain

PENDANT les quinze premiers jours de voyage, à la montée du Congo, à Boma, Matadi, Tumba, Léopoldville, on rencontre des nègres habillés d'une défroque européenne plus ou moins complète, sale, trouée, débraillée, portée sans le moindre *self-respect*, avec l'unique préoccupation, semble-t-il, de représenter une caricature du blanc.

Le nègre emprunte le costume de l'Européen comme toutes les races inférieures lui empruntent les apparences extérieures de sa civilisation, sans en comprendre le sens ni l'esprit.

On les voit se promener avec une vanité satisfaite, dans des accoutrements, composés des pièces les plus disparates et d'un comique inénarrable.

A notre retour nous avions, à bord du *Bruxellesville*, des Sierra Léonais et des Sénégalais. Quelques heures avant leur débarquement, ils nous donnaient le spectacle

le plus réjouissant ; nous pouvions nous croire à un véritable carnaval de nègres uniquement préoccupés de singer le blanc ou à une charade jouée par une troupe de brigands après le pillage d'une garde-robe. Revêtus de bribes empruntées à nos modes, ils offraient à nos yeux un accouplement bizarre de défroques hétéroclites. On en voyait dont les pans de chemise flottaient sur un pantalon noir ; d'autres étalaient des guêtres sur des pieds nus ; portaient des souliers et pas de bas ; avaient revêtu une blouse bleue et s'étaient coiffés d'une serviette de bain tordue en turban. Plus loin s'associaient un pagne et une casquette anglaise ; un veston marron et un bonnet grec brodé d'or ; un jersey bleu et un béret tricolore ; une redingote noire et un madras rouge ; un gilet ouvert sur un torse nu et un faux col sans chemise.

Mais plus on s'éloigne de la région où l'influence européenne se fait sentir, plus le vêtement se simplifie.

Déjà à partir de Léopoldville, le pagne en étoffes de coton, tissées et teintes en Belgique de couleurs bigarrées, en vue de satisfaire les goûts des nègres, fournit un costume plus approprié au climat et mieux adapté aux habitudes des noirs.

Les hommes serrent le pagne à la taille, les femmes le passent sous les aisselles et le tendent

sur les seins, en le laissant tomber en plis gracieux jusqu'aux pieds. C'est alors un vêtement ample et flottant, ondulant et souple, qui rappelle souvent la draperie classique. L'habitude de marcher pieds nus donne aux femmes une allure assurée, celle de porter des charges sur la tête imprime à leur démarche la noblesse d'attitude des Canéphores du Parthénon.

BANGALA

A mesure que l'on monte vers l'équateur le vêtement se raccourcit, par le haut et par le bas chez les Bangala, les Basoko, les Lokélé, jusqu'à disparaître complètement chez les Upoto.

On rencontre de beaux hommes parmi ces tribus, bien découplés, de proportions harmonieuses, donnant l'impression de la force saine.

Cependant les masses musculaires ne se dessinent pas nettement comme chez l'Hermès arcadien; la graisse

en arrondit les contours et l'aspect général rappelle plutôt les formes pleines et efféminées du Paris asiatique. Quelquefois les muscles pectoraux sont développés au point de faire douter du sexe de l'individu, par contre, les mollets font souvent défaut. Mais le nombre d'êtres

DANSEUSES BANGALA

malingres, cagneux, aux jambes grêles, aux pieds déformés, à la poitrine étroite, ou affligés de monstrueuses hernies ombilicales prouve bien que la mauvaise hygiène, le manque d'exercice, l'alimentation insuffisante, les habitudes vicieuses, produisent en Afrique, aussi bien qu'en Europe, la dégénérescence de la race. Beaucoup de femmes, avachies par le travail et la maternité, étalent sur un abdomen d'orang-outang, des cascades de chairs

qui font douter si l'on n'a pas devant soi la femelle d'un quadrumane.

Quand l'Européen, habitué à vivre au milieu d'une population constamment vêtue, se trouve brusquement transporté au milieu d'individus des deux sexes allant, venant, se mêlant au gré de leurs occupations, dans un état complet de nudité; il est d'abord surpris par un spectacle aussi insolite, aussi opposé à ses notions de pudeur.

Cependant il s'aperçoit bientôt que les mœurs sont indépendantes du costume. Ce n'est pas le nu qui est immoral, mais l'œil du spectateur. Et telle négresse qui se promène dans la superbe innocence de sa nudité, au milieu de ses compatriotes, ramènera pudiquement un coin de son pagne pour soustraire ses charmes au regard libertin d'un blanc.

Sauf, lorsqu'au clair de la lune, les nègres se livrent à leurs danses lascives, nous n'avons jamais vu aux marchés, aux débarcadères les hommes lutiner les femmes, comme cela se passe à nos kermesses et à nos pèlerinages.

Nous sommes tellement habitués à juger des femmes d'après leur figure, qu'en présence de la peau noire, de la face simiesque, des coiffures baroques, du tatouage déroutant des négresses, nous sommes disposés à les traiter d'affreuses guenons.

Au bout de quelques semaines on les juge plus équi-

tablement et quoique l'on se trouve en qualité d'étranger, mal placé pour cela, à raison de la méfiance des indigènes qui cachent les jeunes beautés à l'approche

JEUNES MARIÉES UPOTO

d'un bâteau à vapeur, on finit par corriger son premier jugement.

Tout d'abord les Congolaises ne se déforment pas par l'usage du corset, des jarretières et des bottines, comme les Européennes ; ensuite si on fait abstraction des

canons d'après lesquels on juge la beauté académique; si l'on tient compte de l'individualité de la race et si l'on prend pour base les normes empruntées au type ethnique et non celles des blancs, on reconnaît qu'il y a de belles négresses, comme il y a de belles aryennes, en ce sens que leurs formes sont harmonieusement proportionnées.

Les corps nus font, en Afrique, une toute autre impression que ceux que l'on rencontre dans nos Académies.

Il m'est arrivé plus d'une fois de suivre avec intérêt le jeu des muscles des deux sondeurs placés à l'avant de notre bateau. Ils plongeaient leurs perches dans le fleuve alternativement d'un mouvement rythmé. Les masses musculeuses de leurs bras et de leur dos accoutumées à déployer leur effort, non sous la compression d'un

NOS BARREURS BAYANZI

vêtement, mais en pleine lumière, se gonflaient et se fondaient, tour à tour, en passant par une série de transitions et de modifications qui décelaient le jeu admirable de la machine humaine, quand elle a la franchise d'allures, la liberté d'attitude que donne l'habitude de vivre et d'agir nu.

Je ne ressentais pas la sensation pénible produite par la vue d'un modèle grelottant dont la peau blêmie, à l'ombre du costume, gagne la chair de poule sous notre regard.

Quand nous entrons dans une classe de peinture d'après la nature vivante, nous avons l'impression d'avoir devant nous un homme déshabillé et non l'animal humain dans la beauté de sa forme propre; nous devinons un pauvre hère humilié de se montrer dans un état exceptionnel, considéré souvent comme ridicule, toujours anormal, parfois immoral.

Tels ne devaient pas apparaître à Phidias et à Praxitèle les vigoureux éphèbes qui, oints d'huile parfumée, se montraient à la Grèce assemblée dans le stade d'Olympie. Les jeunes athlètes devaient se révéler à ces immortels sculpteurs avec la franchise de mouvement, la grâce naturelle, l'inconsciente nudité des nègres de l'Afrique équatoriale.

Le Réveil de la Station

Cinq heures : la diane sonne, le jour point à peine, une lueur douteuse rampe sur le sol et y dessine l'ombre allongée des arbres et des habitations. Les noirs s'éveillent et se frottent paresseusement les yeux.

Cinq heures et demie : appel plus impératif du clairon; tout le monde debout! un murmure croissant s'élève de toutes parts et se précise peu à peu en des éclats de voix, des rires joyeux, des reproches gutturaux, des railleries lancées de loin.

Les travailleurs sont rangés en ligne par leur *capita*, en attendant la revue de l'officier : il y en a de grands et de petits, de gras et de maigres. Les uns ont un beau pagne bleu, les autres une loque effilochée, sans couleur appréciable, ou un vieux veston troué et sont coiffés d'un chapeau mou crasseux.

Six heures : le soleil illumine la brume matinale; une circulation active s'établit au sommet du rivage. Des femmes passent avec les objets les plus variés placés sur la tête : une brique de savon, une pipe, une boîte de

cirage, une bonbonne pleine d'eau, une vieille caisse à biscuit; elles marchent d'un pas ferme, balançant les hanches, le cou raide, la poitrine saillante, les reins cambrés.

Les accents de la musique militaire nous arrivent par bouffées et quand c'est la marche d'*Aïda*, les nègres esquissent, sur son rythme, une danse du ventre. La foule des indigènes grandit les uns travaillent au quai, le plus grand nombre regarde et donne des conseils. De longues théories de femmes conduites par leurs chefs, se suivent en file indienne, une houe sur l'épaule, pour aller sarcler les plantations de café.

On commence à décharger notre steamer, il dégorge de ses flancs un nombre incroyable de colis; avons-nous vraiment transporté tout cela! Le capitaine les classe et les vérifie; des officiers en blanc, coiffés du fez rouge, surveillent les travailleurs et procèdent à la réception des charges.

Le soleil s'élève derrière un voile épais de nuages. Nos gens campés le long des caféiers se glissent hors de leurs nattes, s'étirent, se lavent dans la casserole qui tantôt servira à préparer le déjeuner; leur caquet va grandissant, tandis qu'ils se livrent à leur toilette; ils se peignent en rouge avec du *n'gula*, s'enduisent d'huile de

palme jaune, se brossent soigneusement les dents, tirent leurs plus beaux pagnes de leur *sanduk* (*). Les femmes allument un feu dont la fumée acre se traîne paresseusement sous les arbrisseaux de café.

La foule bariolée, mouchetée par les robes blanches des arabes, est constamment traversée par des rames de travailleurs conduits aux divers chantiers; quelques uns sont enchaînés; des porteurs tirent des mannes de caoutchouc d'un magasin et les rangent en lignes parallèles devant le bateau : c'est la ration qu'il doit absorber avant de descendre. Un bourdonnement incessant dénote l'activité de la station; la musique circule toujours et nous envoie des lambeaux d'airs coupés par les cris perçants des chiens congolais que leurs maîtresses portent en les tenant suspendus par les pattes de devant. Les indigènes de l'intérieur apportent des légumes, les Wagenia des Falls, des poissons; un marché s'installe sur le rivage. Cette scène animée et son crescendo bruyant me rappellent le réveil du Burg de *Lohengrin*. Mais ma mule, conduite par un palefrenier noir, débouche d'une allée; il est temps de l'enfourcher; je dois rejoindre le commandant qui m'attend pour une excursion à la chute de la Tshopo.

(*) Coffre.

Stanley-Falls

LORSQU'IL y a une vingtaine d'années, je lisais dans *Through the Dark Continent*, le récit de la descente périlleuse, opérée par la flottille de Stanley, à travers la cataracte de Kitsigitigni (*), j'étais loin de me douter, qu'un jour, j'arriverais à ce même lieu, situé au centre de l'Afrique presqu'à égale distance de la côte orientale et de la côte occidentale.

Mais à la joie d'être parvenu sans encombre à ce point extrême se mêle l'impression mélancolique d'avoir atteint le terme de mon voyage.

Le touriste insatiable ne connaît pas de colonnes d'Hercule et dit volontiers comme Charles Quint : « Plus oultre! » Il lui semble qu'au delà du mystérieux inconnu le paysage sera plus pittoresque, la nature plus grandiose, les populations plus sauvages.

Donc, par une belle après midi du mois d'août, à un détour du fleuve, après avoir dépassé la pointe d'une île,

(*) Nom indigène des Stanley-Falls, dont on remarquera l'harmonie imitative.

où fume encore le feu qui a signalé l'arrivée de notre steamer, je vois apparaître entre les plantations les toits de chaume de Stanleyville, puis au loin la ligne blanchissante des chutes barrant le Congo et dont le sourd grondement s'accroît à chaque tour de roue.

Le commandant Malfeyt, ses officiers, la garnison noire m'attendent rangés sur le rivage, la *Brabançonne* retentit, on devine l'émotion qu'éveillent ces accents de la patrie lointaine et la vue de ces compatriotes qui l'ont quittée pour soutenir, au milieu de mille dangers, une œuvre grandiose et utile à leur pays.

Avec quelle cordialité je serre les mains de ces vaillants, avec quelle sympathie je les considère, pendant que leur commandant me les présente.

Mais, malgré l'insistance aimable de M. Malfeyt, je ne veux pas les retenir longtemps. Nous apportons un volumineux courrier de Belgique et je devine quelle doit être l'impatience de ces jeunes gens d'y trouver des nouvelles de leurs parents et de leurs amis.

Le surlendemain, au lever du soleil, le commandant vient me prendre dans sa pirogue, à trente pagayeurs Wagenia, vêtus en marins. Ils marquent la cadence de leurs coups de pagaie en chantant : *Awaï! Awaï! Awaï!* Le courant est assez violent, mais en longeant la rive nous profitons d'un contre-courant et nous gagnons bientôt le village d'arabisés, Kissanga. A l'entrée se tient le chef, Saïd ben Sabethi, paré de ses plus

SAÏD BEN SABETHI ET LES NOTABLES DE KISSANGA

beaux habits : une robe havane, recouverte d'un veston en broché rouge, richement brodé, un madras de soie sur la tête. Il me souhaite la bienvenue, en bon français ; il n'a cependant jamais quitté l'Afrique centrale ; puis il me présente les notables vêtus de longues robes de coton.

Je constate avec curiosité à quel point ces nègres ont été transformés par l'influence des Arabes ; ils leur ont emprunté leurs façons respectueuses et cérémonieuses ; ils en ont pris les manières réservées et sérieuses qui contrastent si fort avec le caractère enjoué, enfantin et familier des Wagenia, au milieu desquels ils vivent.

Le commandant m'apprend que depuis que ces nègres arabisés sont convaincus de la puissance de l'État, ils sont devenus très maniables et d'excellents intermédiaires avec les noirs, dont ils obtiennent les services, à raison de 10 ou 20 centimes par jour.

En effet, à partir de la Romée, nous avions remarqué sur la rive droite du Congo, recouverte d'alluvions argileuses, des plantations de bananiers, de caféiers, de cacaoyers, de riz, au milieu desquelles apparaissent les robes blanches des Arabes ; encouragés par les primes de l'État ils ont défriché la forêt et considérablement étendu les cultures.

Dans son rapport sur son voyage agronomique au Congo, M. E. Laurent, professeur à l'Institut agricole de Gembloux, confirme mon impression : « La région fores-

tière de la zone arabe est assurément l'une des plus riches, sinon la plus riche région de l'État indépendant par ses forêts fournies en lianes à caoutchouc, par son sol et son climat si favorables au caféier ».

Deux prisonniers derviches, Ghalasse et Bismalla, de la tribu des Bagara, pris par les Belges à Redjaf, se trouvent internés, avec leur famille, dans ce village de Kissanga.

Ils s'inclinent jusqu'à terre et me baisent respectueusement la main. A partir de ce moment ils se croient obligés, par égard pour un grand chef, de ne pas me quitter de la journée. La politesse arabe a des exigences dont il n'est pas possible d'adoucir la tyrannie.

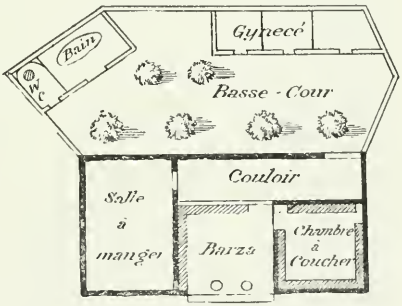
Grands, nerveux, robustes, bien découplés, fanatiques, ces hommes doivent être de redoutables adversaires. Quoique noirs, ils ont le type sémite. Ils portent encore le costume caractéristique des Derviches : turban de coton blanc, blouse serrée à la taille par une écharpe de même étoffe, culottes bouffantes. Des pièces de coton bleu y sont cousues, afin de donner à leur vêtement l'aspect rapiécé. C'est une marque d'humilité prescrite par le Mahdi.

Quoique ces prisonniers dussent me considérer comme un des chefs de leurs ennemis, un soir que je fis une excursion au village de Mabrouki, ils se constituèrent mes gardes de corps, et certes, sans leur secours, j'aurais eu quelque peine, au retour, par une nuit noire, à

GHALASSE ET BISMALLA.

traverser, en équilibre sur des troncs d'arbres, les marais qui barraient la route.

Conduit par Saïd-ben-Sabethi, escorté par les notables et les Derviches, je parcours la grand'rue du village, large de 15 mètres, en terre battue, proprement balayée. Les maisons isolées la bordent et révèlent un progrès considérable en comparaison des misérables chimbèques indigènes. Elles sont construite en pisé et toutes sur le même plan.



PLAN D'UNE MAISON ARABE

Au centre de la façade s'ouvre une barza ou terrasse; tout autour court un divan en pisé recouvert de nattes. C'est là que le maître reçoit ses visiteurs, fume sa pipe, sirote son café, défile son chapelet et traite les affaires; une porte, infranchissable pour tout autre, conduit dans un couloir; à droite se trouve la chambre à coucher, à gauche la salle à manger; les murs sont revêtus d'un plafonnage blanc très lisse; il n'y a pas de fenêtres : le jour pénètre faiblement par un espace ménagé entre la toiture et le sommet des murs; cette ouverture sert aussi à la ventilation; le mobilier est des plus simples, il

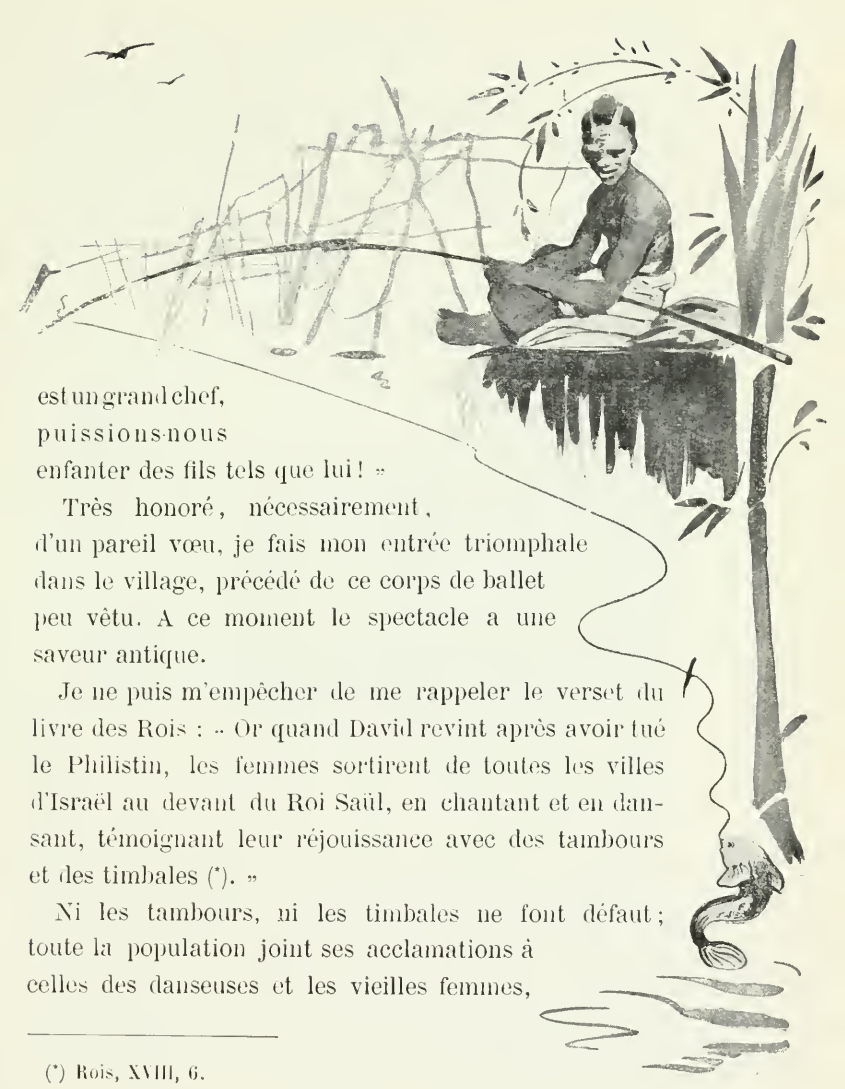
ne consiste qu'en nattes; dans la chambre à coucher un divan en pisé pour le maître et la favorite de la nuit est adossé contre le fond, autour règnent les divans pour les deux ou trois autres femmes. Derrière la maison s'étend la basse-cour, plantée d'arbres; chaque femme y a une chambre; dans un coin sont disposées la salle de bain et les latrines.

La grand'rue de Kissanga se termine à une palissade de bambous, au delà s'étend le village des Wagenia : ce sont les pêcheurs de la cataracte, gens simples, primitifs, adroits pagayeurs, habiles à prendre le poisson; toujours disposés à prêter leurs services au plus offrant et au plus fort. On les gouverne facilement, à la condition de se montrer juste et ferme; ils recourent volontiers à l'arbitrage du blanc, lorsqu'ils ont des démêlés entre eux : c'est qu'ils ont confiance en son impartialité.

Le chef indigène m'attend; il n'a pour tout costume qu'un pagne et pour insigne un collier avec quelques dents de léopard; il m'adresse un compliment de bienvenue en Kiswahili. Je lui fais répondre que je suis heureux de visiter un village ami des blancs

Derrière le chef est rangé un chœur d'une cinquantaine de femmes. A mon entrée elles entament en mon honneur une danse bizarre, scandée par leurs battements de mains, renforcés par des tambourins; tout en ployant les genoux et en tordant les reins, elles chantent sur une mélopée rythmée : « Boula Matari

LES STANLEY-FALLS



est un grand chef,
puissions-nous
enfanter des fils tels que lui ! »

Très honoré, nécessairement, d'un pareil vœu, je fais mon entrée triomphale dans le village, précédé de ce corps de ballet peu vêtu. A ce moment le spectacle a une saveur antique.

Je ne puis m'empêcher de me rappeler le verset du livre des Rois : « Or quand David revint après avoir tué le Philistin, les femmes sortirent de toutes les villes d'Israël au devant du Roi Saül, en chantant et en dansant, témoignant leur réjouissance avec des tambours et des timbales (*). »

Ni les tambours, ni les timbales ne font défaut ; toute la population joint ses acclamations à celles des danseuses et les vieilles femmes,

(*) Rois, XVIII, 6.

plus excitées que les autres, font balloter devant moi des cascades de chair débordante; le bruit est assourdissant et la poussière, parfumée des relents de nègre, suffocante.

Enveloppé de cet étrange cortège, je gravis une côte et je me trouve en présence des cataractes; elles coupent toute la largeur du fleuve de leur bouillonnement écumeux; les eaux ne se précipitent que d'une hauteur de trois ou quatre mètres.

L'effet que pourraient produire ces chutes, dont le mugissement s'étend au loin, est atténué par les piquets que les pêcheurs plantent pour y fixer leurs nasses.

Au pied de la cataracte s'étend un banc de sable; un nouveau corps de ballet y a pris place.

A mon apparition éclate une musique endiablée de tambourins, de crotales et de sessa (*).

Le chœur s'ébranle en une sarabande effrénée; quatre danseuses se précipitent en avant, en battant des mains, tandis que les autres se dandinent en reprenant ma sempiternelle louange; puis elles s'élancent toutes à la fois, comme prises d'un délire bacchique, bondissent, secouent leur chevelure dénouée, en brandissant des couteaux; ou bien se divisant en deux chœurs, elles se précipitent les unes sur les autres, comme des ménades en fureur.

Dans le cadre grandiose du fleuve mystérieux, le

(*) Sorte de guitare.

chassé-croisé de cette horde barbare, les trémoussements de ces sauvagesses cannibales se détachant sur la blanche écume de la cataracte, dont la basse profonde sert de repoussoir à l'aigre et perçante musique nègre, constituent certes un des tableaux les plus fantastiques

NOTRE PIROGUE TRAINÉE AU DESSUS DES CHUTES DE STANLEY

qu'il me sera jamais donné de contempler ; aussi s'est-il fixé dans ma mémoire en une épreuve indélébile.

Pendant que nous admirions ce spectacle si africain, les Wagenia s'étaient emparés de notre pirogue et lui faisaient remonter les rapides par des chenaux latéraux où règnent des contre-courants.

En attendant leur arrivée j'avise un joueur de sessa et je le prie de me donner un échantillon de son talent.

Il improvise immédiatement en Kiswahili et chante, sur quatre notes : « Boula Matari est venu de Boma ; il a vu ; nous lui disons : nous sommes contents de notre chef ; il est bon ! »

Le trouvère décelait ainsi cette propension à la flatterie, en vue de se rendre les chefs favorables, propre à la race noire.

Notre pirogue se balance au rivage ; dès que nous nous y sommes embarqués les pagayeurs nagent vigoureusement et rythment leurs coups de pagaie en chantant : « *Oulaïa ! Oulaïa !* (*) », le courant est violent, semé de tourbillons, nous ne traversons le fleuve qu'à 500 mètres en amont de la cataracte. Nous abordons à l'île où s'était établi Tipo-Tip.

Ici nous devons de nouveau laisser aux pêcheurs le soin de faire franchir à notre pirogue une petite cataracte ; nous retrouvons notre embarcation au delà de la pointe de l'île ; nous coupons le courant rapide du chenal qui nous sépare de la rive gauche et pour s'exciter nos rameurs chantent maintenant : « Nos femmes n'aiment pas à travailler. »

Au rivage je suis attendu par une nouvelle théorie de ballerines noires. Deux chefs se sont entendus pour organiser, en mon honneur, une lutte dans le village, ancienne résidence de Rachid, fils de Tipo-Tip. Pour la

(*) L'Europe ! l'Europe !

LA LUTTE

circonstance, l'un a revêtu un vieux veston rouge de soldat anglais, l'autre un jersey de marin, et ils s'imaginent avoir ainsi considérablement rehaussé leur prestige à mes yeux.

Un siège m'a été préparé sous la barza d'une maison de la grand'place ; la mise en scène est parfaite : la population des deux villages, dont les champions vont disputer le prix de la lutte, est rangée en cercle et observe exactement la police du jeu, sans l'intervention d'aucun agent.

Les champions de l'un des villages sont accroupis à ma droite, peints en blanc, ceux de l'autre, fardés de jaune, sont à ma gauche. Ils sont accompagnés d'entraîneurs bizarrement colorés qui les conseillent, les encouragent, les excitent et viennent, de temps en temps, faire bouffer les plis de leur pagne jaune. Les lutteurs portent à leur ceinture autant de queues de chats-tigres qu'ils ont remporté de victoires.

La place est encadrée de bananiers et devant moi je vois scintiller au soleil les eaux bouillonnantes de la cataracte, entre deux beaux bouquets de bambous dont la fraîche verdure sert de repoussoir à la peau luisante et bronzée des danseuses appartenant aux deux villages. Car les champions combattent sous l'œil de la beauté, comme dans nos anciens tournois.

En guise de prologue, deux féticheurs, zébrés d'orange, de jaune et de vert, s'élancent dans l'arène,

en agitant des balais de crins pour chasser les mauvais esprits.

Le maître du champ clos coiffé d'un fez place les deux premiers champions dans la position requise par les règles de la lutte; elles paraissent compliquées, car il se produit plusieurs faux départs.

Enfin, l'engagement commence correctement, les dames du corps de ballet entonnent un chœur pour encourager l'athlète favori.

Le combat ressemble à celui qui se pratique en Europe, quelquefois il est rapidement terminé, d'autres fois il donne lieu à plusieurs reprises : les muscles se gonflent, les corps s'entrelacent, les jambes s'arcboutent, les mains s'accrochent aux bras; les pieds cherchent un point d'appui solide sur le sol. Tantôt le vainqueur soulève son adversaire à bras le corps et le jette par terre; ou bien les deux hommes roulent dans la poussière.

Les spectateurs sont très excités; des encouragements, des conseils partent des camps opposés, mais la lutte ne dégénère jamais en brutalité; le maître du champ clos veille attentivement et intervient toujours à temps.

Enfin les deux derniers vainqueurs, de force à peu près égale,

car ils portent l'un treize, l'autre quatorze queues suspendues à leur ceinture, s'empoignent; la victoire reste longtemps indécise; pourtant l'un d'eux finit par mesurer le sol et ses épaules touchent l'arène.

Les deux groupes de danseuses traversent alors le fond de la scène en se croisant, les unes célèbrent le triomphe de leur champion, les autres raillent le malheureux vaincu.

Leurs chants plus bruyants, leur mimique plus expressive nous font soupçonner que leur admiration pour l'heureux vainqueur prend une énergie qui ferait rougir même un lutteur européen.

Il est temps de rentrer à la station : l'heure de l'orage quotidien s'annonce par des groudements lointains; des lueurs intermitentes rougissent les lourds nuages suspendus au dessus du fleuve; une légère houle soulève ses ondes tourbillonnantes; un frémissement agite les éventails des palmiers; les oiseaux regagnent à tire d'aile l'abri de la rive; un frissonnement inquiet semble agiter toute la nature.

La civilisation blanche se manifeste actuellement au Congo par trois facteurs : l'armée, les missions, les factories.

Quelle est leur importance relative, comment agissent-ils, quelle est leur action sur les Européens et sur les nègres, quels résultats obtiennent-ils, où conduiront-ils notre colonie ?

Sans avoir la prétention de résoudre avec autorité toutes ces questions, je présente dans les trois chapitres suivants les observations recueillies au cours de mes visites aux camps, aux missions, aux factories, et les réflexions qu'elles m'ont suggérées.

Le Camp

Une lumière délicate filtre à travers le dôme de nuages et donne à l'eau laiteuse des reflets opalins d'une finesse indicible.

Nous avançons entre des côtes très peuplées, les chimbèques se succèdent sans interruption à l'ombre des bananiers; les rives ne sont plus boisées; elles s'étalent en une vaste plaine couverte de papyrus; à l'horizon s'aligne la silhouette d'une forêt azurée par la brume.

Après avoir contourné plusieurs îles, dont l'approche est défendue par des épis de sable, nous pénétrons dans un chenal; ses côtes s'élèvent, se resserrent et se couvrent d'une vigoureuse végétation surplombant le cours du fleuve.

Nous abordons au pied d'un promontoir arrondi, couronné par un vaste plateau, au confluent d'une petite rivière.

Un escalier, dont les gradins en terre battue sont soutenus par un clayonnage, conduit à deux guérites,

d'où part une rampe; elle mène à un pavillon octogonal devant lequel se dresse le mât avec le drapeau congolais. Nous sommes au camp de Yumbi(*). Le commandant Mauroy, entouré de ses officiers, vient me souhaiter la bienvenue.

Je lui demande, tout d'abord, de faire éloigner de notre bateau la charogne d'un hippopotame tué la nuit précédente; des nègres la dépècent avec ardeur, malgré son odeur repoussante; le cou du monstre laisse voir sa moelle épinière sciée et ses carotides exsangues.

Malgré l'infection, un marché s'est déjà établi sur le rivage pour nos gens; des femmes Bayanzi appuyées sur une pagaie, un lourd collier de cuivre au cou, le pagne arrêté à la ceinture, leur offrent des chikwangues en échange de leurs mitakos.

Le Commandant me dit qu'il entretient de bonnes relations avec ces indigènes; ils mettent un tel empressement à alimenter le marché, que souvent ils apportent plus de manioc que le camp n'en peut consommer.

Nous montons au plateau.

Devant nous rayonnent de larges avenues ombragées

(*) J'ai visité successivement tous les camps d'instruction au Congo : Zambi, Irebu, Yumbi, Umangi; je résume mes impressions dans ce chapitre

CAMP DE YUMBI

de bananiers, de plantains, de manguiers, de lilas d'Afrique; les unes sont bordées des habitations des blancs, et des chimbèques des soldats construits en briques, recouverts de feuilles séchées; les autres enclosent de vastes champs où se cultivent les caféiers, les cacaoyers, les arbres à pain, les avocatiers, les papayers, les orangers, les citronniers, les limoniers, les corosols, le manioc, la patate douce.

Les parterres sont bordés d'ananas; les allées en terre battues et soigneusement balayées permettent aux officiers de les parcourir à bicyclette. Cependant le sol est poudreux, sablonneux; sa sécheresse, l'alignement régulier des lourds chimbèques me rappellent les vieux carrés que je vis, il y a une quarantaine d'années, au camp de Beverloo, dans notre aride Campine. Peut être

nos officiers ont-ils voulu se donner l'illusion d'un site de la patrie.

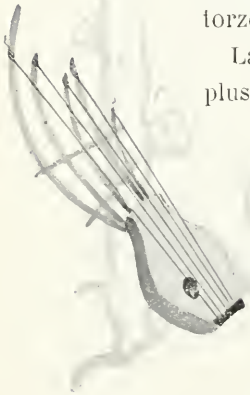
Nous sommes dans un camp d'instruction. C'est ici que se forme l'armée congolaise.

Au début de la colonie la force publique était recrutée par des engagements volontaires à Lagos, Sierra Léone, Accra, Elmina, Zanzibar et même en Abyssinie.

Ce fut un officier de grand mérite, un des pionniers de la première heure, Coquilhat, qui prit l'initiative de former les Bangala au métier de soldat.

Aujourd'hui toute l'armée se recrute au Congo; le Gouverneur général détermine chaque année les districts où doit s'opérer la levée, ainsi que la quantité d'hommes à fournir. En 1898 cette proportion était d'un homme par 25 cases.

Le commissaire de district réclame des chefs indigènes la désignation des hommes à incorporer dans leur village; ils ne peuvent avoir moins de quatorze ans, ni plus de trente ans.



La durée du service actif est de cinq ans, plus deux ans passés à la réserve; les soldats sont ensuite versés d'office au corps de réserve, où ils doivent encore servir cinq ans; la durée totale de l'obligation militaire est donc de douze ans.

Cela peut paraître une charge fort lourde, mais la condition du noir au

Congo ne peut être comparée à celle de l'Européen enlevé par la conscription à son village, à sa famille, à sa profession, à la jouissance des biens et des plaisirs que l'homme peut se procurer dans le monde civilisé.

Le nègre ne saurait avoir l'amour du clocher, il n'y en a pas dans son village et il émigre volontairement quand il a épuisé la fertilité du sol environnant par la culture du manioc. L'indigène n'éprouve plus le sentiment de la famille une fois qu'il a atteint treize ans ; à cet âge il quitte sa mère, vit indépendant et se suffit à lui-même. Le noir n'a pas de profession spéciale, parce que, comme tout sauvage, il ne pratique pas la division du travail ; la nécessité, mère d'industrie, lui a enseigné les rares métiers dont il peut avoir besoin pour lui-même. Enfin, la satisfaction de posséder un fusil, de revêtir un uniforme, de marcher au son du clairon ou de la musique, l'emporte de beaucoup pour le nègre sur les agréments que pourrait lui procurer la société des villageois, ses compatriotes. Il n'a, au surplus, pas le sentiment de la cité et encore moins celui de la patrie ; pour lui l'*ubi bene, ibi patria*, est une vérité incontestable.

Voyons si le camp Yumbi offre aux hommes les conditions d'une vie heureuse.

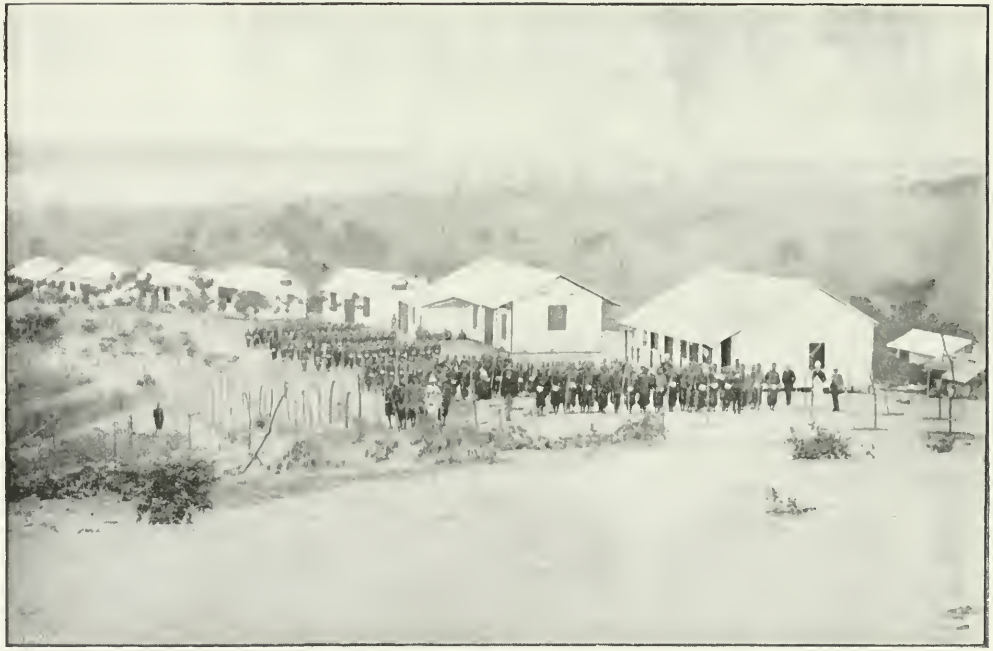
Leur habitation d'abord : elle se compose d'un des deux compartiments des chimbèques alignés le long des allées du camp. Une chambre éclairée par la porte, est meublée d'un lit en côtes de palmiers, protégé par une moustiquaire ; d'un fauteuil pliant dans lequel le maître aime à se carrer, d'un tabouret pour la femme, d'une natte dans un coin pour l'enfant, d'un coffre en fer renfermant les biloques du ménage ; quelques images vivement coloriés garnissent les murs blanchis.

Cette habitation si modeste, représente cependant un progrès énorme sur le misérable chimbèque dans lequel l'indigène n'entre qu'en rampant ; elle est supérieure à la demeure d'un sénateur monténégrin, elle est plus propre que celle d'un pâtre breton ou d'un cultivateur polonais. C'est un palais en comparaison de la misérable cabane du fellah, le représentant actuel de la plus vieille civilisation.

Pour nous rendre compte du mode d'instruction, nous nous levons un matin, avant le soleil. Le clairon a appellé les miliciens au champ d'exercice. Ils sont divisés en sections commandées par des sergents-majors noirs.

Ces sous-officiers ont été instruits à la colonie scolaire de Nouvel Anvers, supprimée récemment, au grand regret de tous les commandants, et transportée à Boma.

Ce déménagement vers le sud n'a pas été sans présen-

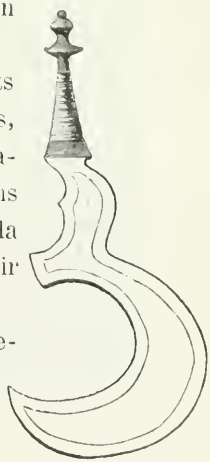


CAMP DE ZAMBI

ter des inconvénients : la fraicheur de la température pendant la saison sèche, la différence d'alimentation provoquent une fièvre d'acclimation, qui a quelquefois une issue fatale pour les recrues Bangala et Upoto. Comme j'ai visité cette colonie, à mon retour, je place ici les observations qu'elle m'a suggérées :

Elle est dirigée par le père Kronenberger de Scheut, et comprend environ quatre cent cinquante enfants orphelins, abandonnés, prisonniers, résidus de villages raziés à la suite d'exécutions militaires.

Les jeunes soldats portent l'uniforme de la troupe, additionné d'un liséré jaune et sont armés d'un albini raccourci. Il ont, en général, bonne mine. Malheureusement le personnel directeur est insuffisant : un sous-officier et deux frères. Aussi la tenue de la colonie laisse-t-elle à désirer, on peut constater un manque de soin dans les détails.



Suivant leur intelligence, on fait de ces enfants des sous-officiers, des soldats, des briquetiers, des maçons, des charpentiers ou des cultivateurs. Ceux qui montrent des dispositions apprennent l'exercice, l'école de peloton, la lecture, l'écriture, le calcul et peuvent devenir caporaux et sergents.

J'ai inspecté les différents cours; l'enseignement militaire donne de bons résultats; les noirs ont de l'aptitude pour le calcul, mais

l'écriture et le français semblent exiger un effort trop considérable pour leurs facultés; les résultats sont presque nuls pour ces deux branches de l'enseignement.

Les méthodes employées sont routinières. On fait lire à ces pauvres nègres le manuel d'un de nos inspecteurs de l'enseignement primaire, écrit pour les enfants de nos écoles. Il y est question de choses dont les noirs n'ont pas la moindre idée; telles ces phrases : « Le charretier conduit bien son attelage. Le cavalier a vidé les arçons. » Or il n'y a au Congo ni chevaux ni charrettes. Non seulement le mot ne correspond pas à une image connue du noir, mais en outre la phrase a une forme incompréhensible pour lui.

La langue est donc trop compliquée. Il faudrait se borner à enseigner à ces petits sauvages un langage simple et clair, se rapprochant le plus possible des tournures qui leur sont familières, se limiter aux mots désignant des objets qu'ils connaissent et, avant tout, se servir pour cela de la méthode maternelle et sérielle.

Pourquoi perdre le temps à vouloir obtenir une chose irréalisable, la correction grammaticale et l'élégance des phrases!

Pour le moment l'essentiel est de créer un vocabulaire de service et de commandement pour l'armée ; le français parlé à la mode nègre est bien suffisant; c'est toujours à celui-là qu'aboutissent les explications entre sous-

MON ESCORTE

officiers et officiers; car on ne parle que leur dialecte aux simples soldats.

Tous les idiomes usités dans le bassin du Congo, au nombre d'une cinquantaine, se rattachent bien, sauf le swahili, au bantu, mais je doute fort que cette langue mère soit comprise par tous les Congolais; il faudra attendre que le volapuk commercial, en formation le long du cours du fleuve, se soit développé et répandu pour en faire la langue congolaise de l'armée.

Aujourd'hui les officiers sont obligés d'apprendre le fiote, le bayanzi, le bangala ou le swahili suivant l'origine de leurs hommes ou la région dans laquelle ils commandent.

Ce sont donc quelques rares sous-officiers noirs, élevés dans la colonie scolaire, qui seuls peuvent comprendre un peu de français; pour le soldat cette connaissance est strictement restreinte aux commandements.

Il y aurait une étude intéressante à faire sur l'enseignement qui convient au nègre congolais, sur la pédagogie à employer avec cet être primitif.

La bonne volonté ne manque pas aux missionnaires, ils paraissent dévoués à leur tâche; ils ne sont pas poursuivis, comme les laïques, par le regret des plaisirs de l'Europe, ni le souci de se faire une position; la vie active qu'ils mènent au Congo doit leur être plus attrayante que celle des couvents de Belgique, mais il faudrait trouver, parmi eux, un Pestalozzi capable

d'étudier la psychologie du noir, d'en déduire une méthode propre à fixer son attention, de déterminer la somme de connaissances qu'il serait capable d'acquérir, d'indiquer celles qu'on juge utile de lui donner à raison du milieu dans lequel il est appelé à vivre.

Le sous-officier blanc qui donne l'enseignement supérieur aux futurs caporaux n'est pas mieux préparé que les pères à sa tâche pédagogique; il s'adresse trop exclusivement à la mémoire; exemple : un élève me récite sans broncher l'énumération de toutes les pièces du fusil; mais quand je mets le doigt sur l'une d'elles en demandant son nom, il se trompe fréquemment.

Les cahiers sont assez bien tenus et valent ceux d'une classe inférieure de nos écoles primaires.

Bref, il résulte de mon enquête auprès des officiers que l'instruction ne donne guère de résultats, quoiqu'ils ne l'avouent pas. Ils sont d'accord pour reconnaître que la discipline militaire exerce une plus heureuse influence sur la moralité du nègre que les sermons des missionnaires ou les exhortations du maître. On a essayé d'employer à la comptabilité de l'armée les élèves les plus instruits; or on connait déjà une dizaine de cas de faux et de détournements commis par eux. En effet la moralité, le sentiment du devoir ne s'enseignent pas à l'aide

d'un catéchisme. Ils ne peuvent être que la conséquence d'habitudes morales acquises par une bonne discipline, pratiquée pendant longtemps et dans un milieu où l'honneur est une vertu appréciée.

Après cette digression revenons au camp de Yumbi où nous retrouvons un de ces sous-officiers donnant l'instruction militaire à sa section. C'est un Djabir, au service depuis quatre ans. Il enseigne à l'entière satisfaction de son chef; son commandement a de la vigueur, ses explications de la netteté. Les recrues font le maniement du fusil avec une précision automatique, avec le mécanisme du soldat prussien.

L'escrime à la bayonnette, qui rappelle le combat à la lance, est exécutée par les noirs avec un entrain et une perfection qui démontrent le goût des nègres pour cet exercice.

Les commandements s'incrustent facilement dans leurs cervelles peu meublées et par une sorte d'action réflexe, éveillent immédiatement le mouvement correspondant.

BANGALA

J'en eus l'expérience comique : nous prenions le café sous la verandah du commandant; passent trois soldats, en promenade, mais marchant

néanmoins au pas, sur la cadence : une, deux! A peine nous eurent-ils dépassés que le commandant cria : « Changez de pied! » et, à l'instant, les trois automates exécutèrent le mouvement, sans même s'en être doutés.

Les enfants des soldats, les boys des officiers apprennent l'exercice en jouant au soldat avec des bâtons; les femmes mêmes, entraînées par l'exemple, font front et saluent militairement quand passe un officier.

Il y a 1074 miliciens à Yumbi, leur instruction dure un an; les Batetela fournissent les meilleurs soldats; la valeur des Bangala a diminué parce que, dans les premiers temps, on les a quelque peu décimés par des appels trop fréquents.

Les punitions sont la chicote et la chaîne pour les soldats, les arrêts pour les sous-officiers; mais il faut rarement punir; les nègres servent volontiers, surtout lorsqu'ils ont une femme et la nourriture assurée.

La ration journalière se compose de 250 grammes de riz, 500 grammes de chikwangue, 500 grammes de bananes, 1 gramme de sel. Quand on a tué un hippopotame chaque homme reçoit 500 grammes de viande.

Voici précisément le dépècement de l'hippopotame terminé; on a dressé une centaine de petits tas de sa chair découpée et les hommes viennent,

CHIMBÈQUE DE SOLDATS A BOMA

par peloton, chercher leur portion; la distribution se fait avec beaucoup d'ordre, personne n'oserait toucher à la ration avant le commandement.

Enfin, chaque semaine les hommes reçoivent un demi-litre d'huile de palme, pour s'oindre le corps. Cela est, paraît-il, indispensable à leur santé; ils sont fort contents de ce régime et une fois acclimatés, ne demandent qu'à continuer.

Les exercices durent du lever du soleil à 10 heures; puis après trois heures de repos les hommes travaillent aux plantations du camp jusqu'au coucher du soleil; sous l'équateur le jour et la nuit partagent presqu'également les vingt-quatre heures. Ces cultures se développent sur une étendue considérable, encadrées par de

belles avenues. On se croirait, à certains moments, dans un parc seigneurial plutôt qu'aux environs d'un camp de soldats congolais. Au bord de la rivière, que l'on peut remonter en pirogue, pendant trois jours, M. le lieutenant Pottier a planté un potager qu'il nous montre avec une légitime satisfaction; car les légumes frais sont un bienfait en Afrique. Les tomates, les salades, les haricots, le cresson donnent les plus belles espérances; l'oignon alonge un peu trop ses feuilles, mais produit pourtant des bulbes, tandis que le chou de Bruxelles se refuse à fournir des jets; les pommes de terre ne sont plantées que pour la reproduction, il y a trois plants, espoir du camp!

De ce côté il y a encore beaucoup d'études à faire, d'expériences à tenter pour déterminer les meilleures espèces à introduire, les moyens de les acclimater et de les perfectionner. Je suppose que, dans un siècle ou deux, le potager africain ne sera plus une simple imitation du potager européen; il aura aussi évolué, il se sera adapté aux conditions climatériques et telluriques, comme aux besoins de l'alimentation en Afrique.

WANGATA

Le soir de notre visite au

UPOTO

camp de Yumbi le commandant nous régale du spectacle des danses des différentes peuplades représentées dans son effectif.

Il fait un beau clair de lune, la température est d'une douceur exquise. A notre arrivée la musique indigène composée de flûtes, de tambours, de sessa, retentit dans la grande allée. Les soldats se sont groupés par tribus et chacune se livre à sa danse nationale.

On les reconnaît à leurs tatouages : les Basoko aux gros points bordant les lèvres, le front et le menton; les Azande aux carrés remplis de points, dont les tempes et les joues sont ornées; les Sango à leurs cinq points sur le front; les Sakara à leurs petites palmes aux tempes; les Lokere aux oreilles et aux lèvres percées; les Bangala à leur affreuse crête de dindon au milieu du front, prolongée par une crête de cheveux sur le sommet de la tête. Généralement ils dansent en rond, les genoux ployés, ils se dandinent, se tordent les reins; puis, par intervalles, impriment un brusque mouvement d'arrière en avant à leur ventre. D'autres rangés à la file s'avancent, en se balançant à droite et à gauche, en battant des mains. Tout à coup le premier s'accroupit, le second

passe la jambe au dessus de sa tête en faisant une demi volte, puis s'accroupit à son tour, le troisième répète le mouvement et ainsi successivement jusqu'au bout de la rangéee qui semble animée d'un mouvement giratoire ; c'est d'un effet très original.

La danse est accompagnée d'une mélopée monotone, elle passe des notes hautes aux notes basses pour mourir sur un son prolongé.

Les figures des danses, le motif musical, la ritournelle du chant se répètent à satiété et cette sempiternelle reprise loin d'ennuyer les noirs, les excite de plus en plus, le tapage va crescendo, le bruit devient infernal, les déhanchements épileptiques, pendant que Tanit versait sa pâle lueur sur ces saturnales.

Ces ombres noires agitées d'un délire frénétique, leurs gloussements sauvages me révélaient une humanité inconnue, mystérieuse, hostile et exprimaient l'amour, la haine, l'appétit des ripailles cannibales avec l'énergie féroce d'une race primitive, à peine dégagée de l'animalité.

SAKARA

Jusqu'où pouvait les pousser cette ivresse, n'allaient-ils pas oublier la crainte salutaire du blanc, qui leur

fait respecter des maîtres si inférieurs en nombre?

Mais non, sur un ordre du commandant le clairon sonne la retraite et bientôt le silence de la nuit a reconquis le camp.

Que vaut cette armée?

Je n'ai pas la compétence nécessaire pour juger sa force militaire; mais de tout ce que j'en ai observé j'ai conservé l'impression, qu'au point de vue de la civilisation, elle constitue un moyen efficace de discipliner les nègres, de les accoutumer au travail, de leur donner des habitudes d'ordre, de leur apprendre à cultiver et par suite de leur inculquer l'esprit de prévoyance.

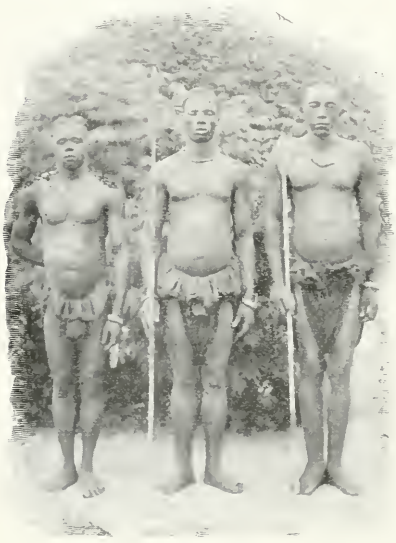
Au point de vue de la sécurité de l'État, elle me semble devoir devenir une garantie puissante d'ordre et de paix. Depuis que l'ère des expéditions lointaines paraît close par la défaite des Arabes et la chute de Khartoum, les révoltes de soldats sont moins à craindre; elles ont eu pour causes principales la fatigue de longues marches, le manque de ravitaillement et l'absence de femmes.

Il n'y a pas de raison pour que des hommes conduits avec fermeté et justice, pourvus de nourriture et d'habitations et dont les femmes sont respectées par les officiers, s'insurgent contre eux.

Tous les vétérans du Congo sont unanimes à déclarer que moyennant l'observation de ces règles l'État pourra compter sur son armée.

Ne faut-il pas craindre de voir naître parmi les indigènes, aujourd'hui ennemis, la conscience de leur solidarité, le sentiment de leur force et ne seront-ils pas graduellement amenés à se compter, puis à comparer leur grand nombre à la faiblesse numérique de leurs conquérants? La puissance magique que les blancs industrieux ont su incorporer dans l'albini et la tactique de combat perd son prestige aux yeux des soldats, à mesure que nous les initions au secret de notre prépondérance.

Le danger est certes encore éloigné, les naturels resteront longtemps de grands enfants incapables de rattacher les effets aux causes. L'état fera bien de prévoir les conséquences d'une discipline uniforme, du contact quotidien de miliciens, d'abord divisés par leurs haines de tribus, mais se sentant cependant portés l'un vers l'autre par des affinités de race plus



UPOTO

étroites que celles qui les rattachent à leurs maîtres. La concentration opérée par la vie des camps n'aura-t-elle pas pour conséquence d'amalgamer insensiblement cette masse encore hétérogène, en un tout, animé non pas d'un esprit national ou religieux, mais agité d'un commun désir d'user, à son tour, de la force, seule suprématie légitime aux yeux des noirs et à laquelle ils se soumettent, sans honte, aussi longtemps qu'elle leur paraît irrésistible.

Une Mission

Un matin, à Léopoldville, nous décidons d'aller visiter la mission de la compagnie de Jésus à Ki Mwenza. Il faut partir au lever du soleil. Nous installons nos pliants sur la plateforme d'un (*) wagon, une locomotive le poussera, la fumée ne nous gênera donc pas et rien ne nous cachera le paysage. C'est une façon fort agréable de voyager.

La voie parcourt en ligne droite une vaste plaine, sablonneuse en été, marécageuse en hiver; il y croît une herbe sèche et clair-semée; ce paysage nous rappellerait les landes stériles de notre Campine si les incendies d'herbes n'avaient pas noirci son sable blanc.

Après avoir roulé une heure environ, nous atteignons le pied des montagnes dont le profil arrondi bornait notre horizon. La ligne ferrée s'insinue dans leurs replis, suit le vallon verdoyant de la Funu, franchit la crête de partage d'avec la vallée de la Lukaya, contourne le dôme d'une colline et arrive au pied de la mission de Ki Mwenza.

(*) Portrait du père E. Liagre.

Le père E. Liagre prévenu téléphoniquement nous attend et nous accueille avec beaucoup d'amabilité. C'est un homme de 15 ans, vigoureux, de haute taille, vêtu d'une soutane grise. Il porte une longue barbe grisonnante, il a l'œil intelligent; mais le front sillonné de rides décèle une fatigue précoce, et les joues bouffies annoncent les premières atteintes de l'anémie.

Il nous faut monter au sommet du plateau par un sentier sablonneux, d'autant plus malaisé que le soleil commence à faire sentir l'ardeur de ses rayons; la journée promet d'être l'une des plus chaudes de notre voyage.

Le père Liagre a eu l'attention d'arborer, en notre honneur, le drapeau belge au mât de pavillon de la mission. La vue est très belle, nous sommes à 360 mètres d'altitude; nous voyons s'étager au loin les croupes arrondies, couvertes de forêts, du plateau de Bemba, ravinées par de profonds ruisseaux; ce paysage réveille en nous le souvenir de nos Ardennes.

Les pères habitent un bâtiment rectangulaire, en briques faites sur place, entouré d'une vérandah supportée par des colonnes; à l'intérieur règne une fraîcheur réconfortante.

L'installation est propre, simple, monacale, sans la recherche de confort des missions protestantes.

Cependant les religieux, auxquels on me présente, ne ressemblent pas à ceux d'Europe; ils ont une rondeur de

MISSION DE KI MWENZA

caractère, une franchise d'allures qui contraste avec la politesse mielleuse, les façons dévotieuses de nos prêtres.

Au Congo, les pères sont surtout des colonisateurs, des travailleurs obligés de se livrer à tous les métiers comme Robinson dans son île. Ils ne marmottent pas seulement leurs patenôtres, mais bêchent, rabottent, charpentent, cuisent les briques.

Ils ont cette heureuse chance de n'être point exposés à souiller leur foi au contact de la politique, ils ne poursuivent aucun but intéressé. Il en résulte que leurs rapports avec les colons n'en sont point troublés; tous travaillent à la vigne du Seigneur avec un même esprit de charité et de concorde.

Pourquoi notre clergé militant ne comprend-t-il pas de même sa mission pacifique? Pourquoi se jette-t-il dans

l'arène où luttent les partis, la croix à la main, exposant ainsi le symbole d'amour et de sacrifice aux accidents du combat?

Le rôle du clergé ne serait-il pas autrement beau si, comme ces dévoués missionnaires, il ne prêchait que l'amour du prochain, ne pratiquait que le pardon, ne montrait qu'une douceur évangélique?

Pendant que ces pensées occupent mon esprit, le père Liagre me fait asseoir sous la vérandah et m'expose son programme de civilisation. Il me paraît supérieur à celui dont j'ai vu l'application ailleurs.

Dans les missions baptistes américaines, j'ai assisté à la déconfiture du *self supporting system;* partout ces missions ont disparu ou sont en voie de liquidation.

Dans les missions baptistes anglaises, richement pourvues, j'ai trouvé l'application du système de rayonnement de la foi par l'exemple, par l'influence morale. Une chapelle-école est construite, y vient qui voudra. Il s'établit alors aux environs une agglomération restreinte d'indigènes dressés à cultiver, à soigner la basse-cour, à exercer les différents métiers de la construction; quelquefois même, comme à Bolobo, on parvient à en faire des typographes qui impriment des évangiles en bayanzi.

— Cela vous donne-t-il beaucoup de résultats? demandai-je un jour au révérend M. Grenfeld, un vétéran du Congo.

LES SŒURS DE NOTRE-DAME A KI MWENZA

— Qu'importe les résultats, me répondit-il, il nous suffit d'avoir la satisfaction d'accomplir notre devoir. »

Chez les pères de Scheut, établis à Berghe-Sainte-Marie et à Nouvel-Anvers, j'ai observé le système du patronat.

Les néophytes sont des enfants abandonnés, orphelins, prisonniers de guerre, des esclaves délivrés. Les filles sont élevées par les sœurs Franciscaines, les garçons par les pères qui leur enseignent la lecture, l'écriture, le calcul, un catéchisme condensé; mais la plus grande partie du temps est consacrée à la culture et à des métiers manuels. Quand les filles atteignent douze ans, elles sont mariées à des garçons de quatre à cinq ans plus âgés. Les pères leur donnent un chimbèque dans une des avenues de la mission. Il se constitue ainsi, peu à peu, une sorte de communauté à la fois religieuse et communiste.

L'inconvénient de la tutelle permanente des religieux est de ne pas préparer le nègre à la vie libre, de ne point éveiller en lui le sentiment de la responsabilité personnelle. Il s'habitue à compter sur la protection des missionnaires et comme il est par nature paresseux et imprévoyant, il lui arriverait de mourir de faim si les bons pères ne lui donnaient les secours sur lesquels il a compté; aussi la mission a-t-elle passé par des moments fort difficiles.

Les pères de la compagnie de Jésus emploient un

système différent. Ils exercent leur apostolat dans le district du Kwango dont les limites suivent le cours du Congo et du Kassaï ; à partir du mont Pogge elles longent la rive droite du Kwilu jusqu'à la frontière portugaise.

Trois stations ont été fondées dans ce territoire, grand comme quatre fois la Belgique : Ki Mwenza, Ki Santu et N'Dembo. Ce sont autant de colonies scolaires; les filles y sont élevées par les sœurs de Notre-Dame : conserver à ces enfants leur simplicité native, tout en corrigeant les défauts de la race, tel est le programme. L'instruction est des plus élémentaires pour les garçons et les filles, on s'efforce surtout de leur enseigner un métier utile.

A douze ans les filles sont mariées; si la mission manque d'épouses pour ses catéchumènes, elle en achète aux villages voisins. Le père Liagre me dit que la négociation lui fait souvent perdre beaucoup de temps en palabres et éclate de rire en me contant comment il est obligé de devenir négociateur matrimonial. Il faut tenir compte que l'achat de la femme est la forme de mariage d'après la coutume indigène.

Le jeune ménage chrétien est établi dans un village de la région; on lui construit une mission-ferme; on lui prête quelques enfants comme travailleurs. Cette installation devient un centre de culture et d'évangélisation; elle reçoit de temps en temps la visite d'un père; il s'assure si les catéchistes se maintiennent dans la bonne

voie, s'ils travaillent et appliquent les préceptes de leur éducation. La mission de Kisantu a déjà réuni 360 noirs, celles de Ki Mwenza et de Dembo 1267. Des marchés se tiennent régulièrement dans les trois missions principales et fournissent encore aux Pères une occasion de maintenir des relations avec leurs pupilles et de leur faire rendre des comptes.

Livrés un certain temps à eux-mêmes, obligés d'attendre de leurs propres cultures et de leurs troupeaux leurs seuls moyens d'existence, les élèves des Jésuites déploient une activité et une initiative qui ne se rencontrent pas chez les catéchumènes des autres missions; souvent même ils deviennent les chefs et les juges des villages où ils sont établis. Ceux qui obtiennent les meilleurs résultats sont cités au tableau d'honneur et leur exemple sert d'émulation aux autres; des petits cadeaux : un coq, des poules, une chèvre, des semences récompensent les plus zélés.

A ce moment de notre conversation deux jeunes noirs, porteurs d'une dame-jeanne, passent devant nous. Le père Liagre les appelle, je constate qu'ils s'expriment assez faci-

CHAPELLE A NOUVEL ANVERS

lement en français. Après les avoir congédiés, le père me dit : « Voilà des produits de l'éducation d'Europe ! Que voulez-vous que je fasse de ces deux vauriens? Je les emploie à aller chercher de l'eau à la source, ils ne sont bons qu'à cela. »

Le père Liagre ne veut et ne peut donner à ses élèves les aises de l'Europe. Aussi déplore-t-il l'envoi de jeunes nègres en Belgique, où on les gâte.

Ils reviennent avec des goûts et des besoins qu'il est impossible de satisfaire en Afrique ; on ne peut, en effet, leur donner la nourriture et le logement auxquels on les a habitués. Ils ont, en outre, perdu l'habileté manuelle propre au sauvage, constamment exercée par l'obligation de se suffire à soi même, de pratiquer tous les métiers ; l'instinct de fauve s'est atrophié chez ces nègres transformés ; ils ont perdu le flair du chasseur et l'adresse du pêcheur, par lesquels ils se procurent leur nourriture en Afrique.

Quant aux filles! que les bonnes sœurs qui les ont élevées en Belgique dans l'innocence d'un cloître, se voilent la face. A peine rapatriées, elles sentent leurs ardeurs sauvages se réveiller au brûlant soleil d'Afrique et emploient l'écriture à envoyer des déclarations d'amour aux blancs.

On raconte au Congo des histoires édifiantes sur le compte des jeunes néophytes tenues sur les fonts baptismaux par de grandes et nobles dames belges. Un événe-

ment arrivé sur le steamer qui m'a ramené en Europe m'a prouvé que ce n'étaient pas des calomnies.

Ce qui égare les bonnes âmes croyantes, c'est l'absolutisme de leur foi et leur ignorance de la psychologie du noir ; elles ne se doutent pas que les races humaines ont lentement évolué suivant le milieu dans lequel elles se sont développées ; que leur état moral et intellectuel est le résultat d'une élaboration séculaire et que vouloir appliquer aux nègres d'Afrique la discipline morale à laquelle se sont peu à peu soumis les peuples européens, placés dans des conditions plus favorables à leur civilisation, c'est courir à un échec comme l'a prouvé l'utopie poursuivie à Libéria.

Protestants et catholiques versent dans le même travers, les premiers par leur bibliolâtrie, les seconds par leur intolérance.

Les protestants s'imaginent avoir sauvé les noirs quand ils les ont rendus capables de lire la Bible. Une jeune et zélée évangéliste questionnée sur l'utilité de la connaissance de la lecture pour une négresse destinée à vivre dans un village indigène, me répondit avec un éclair d'indignation dans son regard étonné : Mais à lire la Bible, Monsieur !

La pauvre illuminée ne pouvait se figurer que si elle découvrait la parole de Dieu dans la Bible, c'est qu'au préalable, une longue éducation ancestrale l'avait implantée dans son esprit.

Les catholiques, partant de l'axiome que seuls il possèdent la vraie foi, s'emploient avec un zèle d'apôtres à convertir les païens, comme ils appellent les fétichistes et même les noirs déjà gagnés au protestantisme.

Cependant le père Liagre, plus instruit, plus observateur, en sa qualité de jésuite, me disait avec beaucoup de raison et non sans une certaine mélancolie : « Je puis bien, en cinq à six ans, leur faire réciter le catéchisme, mais je ne puis leur former une conscience chrétienne; il faudra plusieurs générations pour cela. »

L'expérience lui avait donc démontré que seule une adaptation progressive, parallèle à un progrès matériel et intellectuel, pouvait amener les noirs à laisser diriger leurs actes par les préceptes religieux des blancs.

Mais ce sont là des vues trop larges pour des gens qui confondent constamment la cause et l'effet. Pénétrés de l'origine divine de leur foi, protestants et catholiques ne sauraient admettre que les peuples sont eux-mêmes les auteurs de leurs religions et que c'est précisément pour cela qu'elles correspondent si bien à leur conception du bien et à leur besoin de consolation.

Au point de vue historique, le protestantisme me paraît appellé à moins de succès auprès du nègre que le catholicisme. La religion de Luther, née d'une protestation contre les abus de Rome, d'un appel à la conscience individuelle, à la raison humaine, me parait plus éloignée

de l'âme nègre qu'un culte plus ancien, plus pompeux, plus livré aux formes et aux pratiques extérieures.

De plus, l'intransigeance catholique l'emportera nécessairement sur la tolérance protestante.

Les missionnaires catholiques emploient vis-à-vis des missionnaires baptistes l'argument dont Veuillot usait

CHAPELLE A NOUVEL-ANVERS

vis-à-vis des libéraux : « Vous ne pouvez me reprocher de réclamer la liberté là où vous êtes maîtres puisque c'est votre principe, vous ne pouvez me la demander où je domine, puisque ce n'est pas le mien. »

Voici comment le père Butaye (*) raconte dans une

(*) Missions belges de la Compagnie de Jésus. Bulletin mensuel n° 4, avril 1889, p. 166.

correspondance sa déclaration de guerre aux protestants :

« M. Frederichson avait eu le temps d'apprendre mon arrivée à Madimba, Il s'en émut et vint voir son troupeau menacé ! J'allai le trouver pour lui déclarer, en toute franchise, mon plan de campagne : combattre sa religion, mais sans violence, par la persuasion et le catéchisme, par la vérité entière déclarée et prouvée aux indigènes. « Vous ne pouvez, lui dis-je, m'en vouloir. Vous enseignez que la religion catholique est bonne, que l'on peut « se sauver par son moyen. Elle est donc vraie. Or, un » de ses grands dogmes c'est qu'on ne se sauve que dans » son sein. Il faut choisir ce qu'il y a de plus sûr. »

J'ai trouvé la même idée exposée avec la même ardeur batailleuse, dans une lettre adressée de Ceylan par le père Vander Aa.

Alors que le domaine à défricher est si vaste, ne vaudrait-il pas mieux tourner ses efforts de ce côté, plutôt que de chercher à s'emparer du champ qu'un autre cultive déjà ?

Aujourd'hui le père jésuite déclare qu'il n'usera pas de violence ; en sera-t-il toujours de même ?

L'Ouganda n'a-t-il pas été déjà ensanglanté par des querelles entre catholiques et protestants. Ne pourrions nous épargner aux noirs ces luttes d'un autre siècle ?

Si les pères de la Compagnie de Jésus pouvaient, au

Congo, prendre avec le dogme les mêmes libertés qu'ils se permirent autrefois en Chine, où ils avaient emprunté à la doctrine rationaliste de Confucius les préceptes qui ne contredisaient pas trop ceux du christianisme, ils y remporteraient peut-être le même succès.

Ce moyen serait conforme à leur tradition de concilier les goûts mondains avec l'austérité du culte. S'ils élaboraient un catholicisme simplifié, empruntant à la coutume africaine des principes admissibles, appropriant le catéchisme à l'esprit enfantin, simpliste, égoïste des nègres, peut être implanteraient-ils plus solidement leur enseignement dans les cervelles bornées de leurs néophytes.

Mais, au Congo comme en Chine, Rome les rappellerait à l'invariabilité et à l'universalité du dogme. Rome n'a pas tort, peut-être, de vouloir boucher immédiatement toute fissure par laquelle le libre-examen pourrait s'introduire dans la superbe et compacte unité du catholicisme. L'absolutisme est une force aussi longtemps qu'on a la puissance de l'imposer, comme le Pape et le Tsar.

Nous examinions ces questions, si brûlantes en Europe, avec un calme philosophique, soit parce que nous nous savions bien éloignés des agitations de la fiévreuse M'Poutou, soit parce qu'isolés au milieu de millions de noirs,

les blancs se sentent instinctivement frères et ont conscience de la nécessité de rester étroitement unis; soit enfin, parce que le dur soleil d'Afrique apaisait notre esprit de combativité; devant nous il faisait scintiller le sable de l'allée, à son contact brûlant l'air dilaté réfractait les images des arbrisseaux et les faisait vaciller; quelquefois une file de noirs, se rendant au travail, passait sans que le bruit de leurs pieds nus troublât le silence de midi; puis, au-delà de la partie défrichée je devinais l'immense forêt avec ses fauves, ses éléphants, ses perroquets, ses singes, ses anthropophages, forêt mystérieuse aux fourrés impénétrables, aux sentiers sinueux, aux marais malsains, forêt redoutable où l'homme blanc ne peut compter que sur ses propres forces, où il n'a rien à attendre d'une organisation sociale dont nous sentons la protection peser constamment sur nous, en Europe.

Mais voilà que s'avancent respectueusement deux timides négrillonnes; elles portent précieusement un plat recouvert d'une serviette; elles sont députées vers le bourgmestre, pour lui offrir un gâteau pétri par les blanches mains des bonnes sœurs de Notre Dame.

Après avoir dû me contenter, pendant deux mois, de pain de manioc, j'apprécie hautement cette délicate attention au cours du déjeuner offert par mon aimable hôte.

Hélas! Il dort déjà du sommeil éternel au milieu des

noirs qu'il était venu civiliser. Quand je songe à la journée passée avec cet homme sympathique, je ne puis plus le revoir au milieu de ses enfants, mais j'aperçois en imagination, là bas, bien loin, sur le plateau de Ki Mwenza une petite croix blanche, plantée sur une modeste tombe, protégée contre les rayons meurtriers du soleil africain par l'épais ombrage d'un manguier.

C'est trop souvent à cela qu'aboutissent le zèle et l'abnégation de ceux qui étaient partis pleins de foi et d'ardeur pour leur noble apostolat.

Une Factorie

ÉSOLUS, vaillants, entreprenants, peu scrupuleux, enfants perdus de la civilisation, les facteurs formaient autrefois l'avant-garde de l'exploitation commerciale d'une colonie; ils s'installaient au milieu des sauvages, sur les côtes, au bord des rivières, et par l'appât du rhum et des fusils à silex, les déterminaient à leur livrer des esclaves, de la poudre d'or, de l'ivoire, du caoutchouc, de l'huile de palme.

Bien avant qu'une puissance européenne eût songé à planter son étendard sur les rives du Congo, des factories avaient été établies à son embouchure par des trafiquants portugais, hollandais et anglais.

Lorsque l'État indépendant vint, en vertu de l'acte de Berlin, proclamer sa souveraineté sur le bassin du grand fleuve, les premiers occupants considérèrent les officiers du Roi souverain comme des intrus.

Il est toujours désagréable de passer sous le contrôle d'un maître quand on s'est habitué, de longue date, à vivre indépendant. Quelques conflits se produisirent

nécessairement et le chef d'une puissante société néerlandaise se vit même interdire le territoire de l'État ; il se réfugia dans le Congo français, où j'eus l'occasion de visiter sa belle factorie.

Malgré la paix conclue entre l'État et les Compagnies congolaises, en 1896, certains facteurs supportent encore impatiemment l'intervention de l'État, et l'un d'eux me disait : « Qu'il nous laisse tranquilles, nous ne lui demandons rien, pas même sa protection ; ses troupes effrayent les indigènes et ses prestations nous les rendent hostiles. »

Ces récriminations m'ont paru exagérées.

Avant la constitution de l'État, le commerce du Congo était insignifiant et s'arrêtait aux premières cataractes ; aujourd'hui ses transactions s'élèvent à un total de fr. 50,581,845.60, et son aire d'activité s'étend jusqu'aux confins de la colonie.

Aux quelques factories portugaises, hollandaises et anglaises fondées dans le Bas-Congo, avant 1885, on peut, en 1899, opposer les vingt-cinq sociétés d'exploitation du pays comportant un capital nominal de près de soixante millions de francs.

On est donc injuste envers l'État quand on méconnait son action prépondérante dans la mise en valeur des richesses naturelles du Congo.

A mesure que l'on remonte le fleuve, les produits emmagasinés dans les factories se simplifient. Celles que

j'ai visitées à Banana, à Boma et à Matadi sont de grands bazars destinés à satisfaire les blancs aussi bien que les noirs. Ils renferment à peu près tout ce que l'on peut trouver dans un vaste entrepôt coopératif de Londres, mais de plus, hélas! l'absinthe pour le Belge et le tafia pour l'Africain.

Le souverain de l'État indépendant a sagement assigné le cours du M'Pozo comme frontière infranchissable à ces deux poisons.

Au sud de cette limite il eût été impuissant à empêcher l'entrée des contrebandiers français et portugais.

Le chemin de fer permettra d'étendre le rayon d'opération des bazars. A mon passage à Léopoldville et à Dolo, des tentes abritaient déjà leurs installations provisoires. Plus haut les factories ne contiennent plus que les articles d'échange préférés par les indigènes dans les régions exploitées par les sociétés concessionnaires.

Les grandes factories qui centralisent les achats des comptoirs comme celle de l'S. A. B. (*), à Kinchassa, et de la N. A. H. V. (**), à Brazza, la première abritée sous des baobabs gigantesques, la seconde ombragée par de belles allées de manguiers, présentent des installations qui en rendent l'habitation confortable.

(*) Société anonyme belge.

(**) Nieuwe Afrikaansche Handels Venootschap.

Le terrain a été nettoyé et aplani; des avenues de palmiers, de bambous, de lilas d'Afrique permettent de circuler à l'ombre entre les bâtiments.

Toutes ces constructions en briques ne se composent que d'un rez-de-chaussée qu'on a dû surélever, pour échapper à l'humidité de la saison des pluies, aux rats et aux fourmis. Les habitations sont entourées d'une verandah, abritée par la saillie du toit. Les fenêtres sont tendues de toiles métalliques qui laissent passer l'air et retiennent les moustiques. A l'intérieur le plafond est formé d'un velum qui doit être remplacé, de temps en temps, quand il est sali par les chauve-souris et rempli de toiles d'araignées géantes. Ces maisons contiennent la salle à manger du gérant, un salon, un bureau, une chambre à coucher, quelquefois une salle de billard et un cabinet de bain. La crainte de l'incendie a toujours fait placer les cuisines en dehors de l'habitation, dans un local isolé.

On trouve dans ces logis tous les agréments d'une de nos installations champêtres; leur décoration dépend nécessairement du goût de l'occupant et surtout de la présence d'une femme blanche qui seule peut y apporter la coquetterie du home européen.

On y rencontre quelquefois un

FACTORIE DE KINCHASSA

piano et toujours une boîte à musique qui ne manque jamais de moudre poliment une *Brabançonne* pour l'hôte belge.

Devant la maison s'étendent quelques parterres de fleurs africaines : belles de jour et de nuit, agaves bleus, cactus flambeaux, euphorbes épineuses, acacias flamboyants, mélias lilas, pervenches jaunes polygala cabrae ; à côtés s'étiolent de pauvres rosiers d'Europe.

Dans de grandes cages volettent des martins-pêcheurs, des ramiers, des tisserins, des toucans, des perroquets. Derrière les treillages des ibis se promènent gravement, des flamants lissent leur beau plumage, des grues cendrées déploient leurs ailes ankylosées par un long repos et des pélicans pensifs regrettent leurs pêches. A côté, sur un perchoir, grimace un macaque ou bien se tient immobile et mélancolique un caméléon dont les yeux divergents épient les mouches pour les happer de sa longue langue déroulée.

Dans la maison, sous la vérandah, on aperçoit furetant à la recherche des serpents Rikki-tikki, la mangouste familière qui se laisse caresser sans la moindre crainte et grimpe sur les épaules des visiteurs.

Les agents subalternes sont logés dans un bâtiment séparé et dînent à une table commune. Puis viennent de vastes hangars bien clos contre les

tentatives des voleurs, gardés la nuit par des sentinelles. Ils contiennent les marchandises d'échange : ballots d'étoffes, bracelets, miroirs, sonnettes, pipes, casseroles, sacs de cauries et de perles de verre.

On range dans de grands magasins, en attendant que le train ou le steamer enlève les précieuses dents d'ivoire soigneusement marquées de leur poids, les mannes de caoutchouc, les gâteaux d'huile de palme numérotés, les corbeilles de gomme copal pesées.

Quand le facteur vous fait faire le tour du propriétaire, il ne manque jamais de vous conduire à sa briqueterie et à son potager; c'est qu'il a vaincu là deux difficultés qui nous paraissent faciles à surmonter, mais qui, en Afrique, demandent une certaine de persévérance.

Celui qui n'a jamais mis la main à la pâte, c'est le cas de le dire, ne se figure pas tout ce qu'il faut savoir pour arriver à obtenir une brique régulière, s'empilant bien, sonore, et cuite à point.

Pour le potager ce sont d'autres obstacles : la stérilité de la terre, la sécheresse du climat, l'ardeur du soleil, les insectes voraces et les fauves.

Le maraîcher improvisé porte d'abord son effort vers l'introduction des bons légumes qu'il aimait à manger en Belgique. Mais il constate bientôt que les salades montent en graine, que les choux de Bruxelles ne donnent pas de jets, que les petits pois durcissent.

Tout en regrettant le caractère peu accommodant de

ses légumes nationaux, le colon introduit alors dans ses plates bandes les légumes africains : le pourpier tiré de la brousse, l'aubergine venue des Indes, la tomate importée du Pérou, des cucurbitacées telles que le cucumis, la gourde, la luffa, des légumineuses comme les pois cajan, les haricots foncés des Falls, les haricots blancs du Kassaï, des plantes à racine féculente : la patate douce, l'igname, le manioc ; dans son verger il pourra cueillir le safou, l'ananas, la papaye, le citron, l'orange, la mangue, la pomme d'acajou, le maracouja, le cœur-de-bœuf, la goyave, la pomme d'avocat et la pomme de pin, tout en proclamant que ces fruits ne

valent pas les pommes, les poires et les cerises de la patrie.

La basse-cour ne donne pas moins de tracas : les chiques s'insinuent dans les pattes des poules, les serpents viennent dévorer leurs œufs et le léopard croquer leurs poussins.

Rappelons-nous la passion avec laquelle nous lisions, gamins, l'ingénieuse industrie déployée par Robinson dans son île déserte et nous comprendrons avec quel orgueil le facteur qui a pu surmonter les tâtonnements de l'apprentissage, les difficultés de la culture et les mécomptes de l'élevage montre au visiteur son légumier, son verger, sa basse cour et ses étables.

A l'orée de la forêt s'alignent les habitations des travailleurs ; ce sont de misérables chimbèques où dorment et cuisinent les indigènes employés aux travaux variés de la factorie ; celle-ci constitue, en effet, un petit monde complet en soi et obligé de se suffire à lui-même.

Il est rare que l'attention du voyageur novice ne soit pas attirée par un chimbèque plus soigné que les autres ; sous la vérandah sont accroupies des négresses vêtues de pagnes voyants, parées de colliers et de bracelets en verroterie ; une question vient sur les lèvres du visiteur, mais il la refoule discrètement, quand il remarque que ces belles indolentes bercent des bébés dont la couleur jaune décèle la fraternisation des races, — à moins que,

mystère du cœur humain, le facteur ne lui montre une affreuse petite guenon au teint terreux, en disant avec orgueil : c'est ma fille! La politesse l'oblige alors à féliciter l'heureux père.

Du lever au coucher du soleil la vie est très active : des caravanes de noirs apportent de l'intérieur l'ivoire et le caoutchouc ; il faut longuement en débattre le prix, vérifier la qualité, surveiller les fraudes qui consistent à augmenter le poids de l'ivoire et de la précieuse gomme ; puis, après avoir payé, on doit déposer les achats dans les magasins, mettre l'inventaire au courant, établir les comptes de l'exploitation.

D'autres fois c'est un steamer, arrivé du haut, qui jette quinze ou vingt tonnes de caoutchouc sur le rivage ; la cloche appelle les commis pour compter les mannes, les peser, donner le récépissé au capitaine ; plus tard ce caoutchouc devra être expédié par rail à Matadi et nécessitera de nouvelles écritures ; ou bien encore il faudra surveiller le chargement, sur bateau, des ballots d'étoffes, des verroteries, des rouleaux de cuivre, envoyés aux comptoirs du haut-Congo et de ses affluents, comme monnaie d'achat.

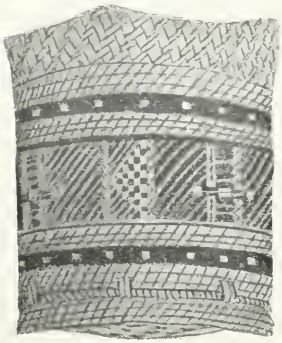
En dehors de ces coups de feu, il faut songer aux courriers vers l'Europe, préparer la correspondance pour le directeur de la société, réclamer des agents pour remplacer ceux qui sont morts, du ravitaillement pour les vivants, rédiger les rapports en vue de tenir les

administrateurs de Belgique au courant des opérations de la factorie.

Un gérant actif inspectera fréquemment les comptoirs disséminés sur une énorme étendue, cherchera de nouveaux centres d'exploitation, conclura des conventions avec des chefs indigènes pour assurer l'alimentation de ses agences et étendra constamment la sphère de ses relations commerciales.

Ces voyages d'inspection et d'exploration ne sont pas sans danger; le bateau de la factorie revient quelquefois hérissé, de flèches empoisonnées, et à terre plus d'une caravane commerciale a été surprise dans une embuscade et massacrée.

La direction des factories réclame donc des hommes décidés, intelligents, capables de supporter les privations, les marches fatigantes à travers les marécages, les monotones navigations sous un ciel de feu.



La Belgique, malgré son inexpérience coloniale, a su les trouver et a prouvé que sa race possédait des qualités énergiques qu'on ne lui soupçonnait pas.

J'ai admiré la force d'endurance des agents de comptoirs éloignés qui restent pendant des mois sans nou-

velles de leur famille, sans relation avec leur patron, placés seuls ou à deux au milieu d'une population dont ils ignorent toujours les véritables intentions et souvent la langue.

Ils ont de longs jours de chômage au cours desquels ils doivent trouver en eux-mêmes la force de résistance à la dépression morale et physique produite par l'isolement et la chaleur.

Se figure t-on la position d'un pauvre agent devenu malade, dans un poste éloigné, abandonné au milieu de noirs indifférents que le prestige du blanc, la croyance en sa force contiennent seuls dans le respect de sa vie et de ses biens !

Tous n'y résistent pas,

Un ancien capitaine de steamer du Congo, a décrit, d'une façon poignante, la graduelle déchéance de deux agents placés ainsi aux avant-postes de la civilisation (*).

C'étaient, il est vrai, deux de ces individus incapables dont l'existence est rendue possible en Europe par la puissante organisation des foules civilisées qui croient aveuglément à la durée de leurs institutions, à la puissance de leur morale, à la justice de leur opinion. Quand de pareils êtres, et on en voit malheureusement trop au Congo, se trouvent en contact avec la pure sauvagerie, la nature primitive, l'homme barbare, un ordre de

(*) Joseph Conrad. *Tales of Unrest*. Tauchnitz.

choses inaccoutumé, ils sont désorientés et saisis d'un trouble profond, d'une crainte sourde de dangers incontrôlables, d'une cuisante angoisse qui leur donnent la vague intuition d'un inconnu toujours menaçant, sans qu'ils puissent s'imaginer de quel côté viendra l'attaque.

Jusque là ils s'étaient sentis sous la protection tacite de gens ayant une plume derrière l'oreille ou des broderies sur les manches, et les voilà, tout à coup, dans la situation de prisonniers subitement libérés, éblouis du plein air et ne sachant que faire de leur indépendance.

Le spectacle grandiose de la nature équatoriale ne peut émouvoir des gens aussi nuls, aussi peu enclins à la rêverie poétique. La rivière, la forêt exhubérante de vie ne sont pour eux que de vastes déserts. Quand de ce vide émergent, de temps en temps, des indigènes, à la peau luisante, aux tatouages étranges, au langage bizarre, une méfiance inquiète agite le sommeil de nos solitaires.

La misère intellectuelle et la disette alimentaire les livrent à des assauts de fièvre dont ils sortent chaque fois plus affaiblis, moins aptes à résister à l'action déprimante du climat et de la solitude

Le grand silence de la sauvagerie ambiante les gagne peu à peu, les étreint plus étroitement ; telles les lianes

de la forêt poussent sournoisement leurs vrilles le long des arbres jusqu'à les étouffer; telle l'inexorable constriction du boa étrangle graduellement la victime haletante.

De jour en jour ils se trouvent réciproquement plus insupportables; leurs tics nerveux, leurs locutions habituelles deviennent des causes d'agacement mutuel qui se traduisent en querelles à propos de futilités; ils en arrivent à se disputer âprement les quinze derniers morceaux de leur provision de sucre, précieusement enfermée pour les cas de maladie.

Ils se regardent à la dérobée, en se demandant lequel sera terrassé le premier par l'hématurie ou le dégoût de cette vie insipide; jusqu'au jour où l'un d'eux tue l'autre dans un accès d'exaspération et d'épouvante, croyant, à tort sa vie menacée, puis court se pendre à la croix plantée sur la tombe d'un blanc.

Cette agonie de deux ratés qui auraient pu végéter sous la tutelle de l'organisation européenne, mais qui étaient condamnés à succomber dans un milieu où l'homme doit se suffire à lui-même n'est pas une fiction du romancier. On m'a

conté au Congo plus d'une anecdote qui confirme sa fine analyse psychologique.

Aussi ai-je rapporté de mon voyage la ferme conviction que les trois quarts des décès, dont on accuse le climat africain, doivent être attribués à la séduction des femmes noires et à l'abus des liqueurs fortes. Le désœuvrement d'hommes à l'esprit peu meublé, le réveil d'instincts brutaux que l'influence d'une société civilisée ne contient plus, conduisent à ces déchaînements de passions, mortelles sous un climat de feu.

Il n'est pas douteux que l'emploi d'agents mal doués et mal préparés pour la vie de colon doive produire des abus ; il importe seulement de savoir s'ils sont tolérés par l'État.

Je puis affirmer, de science personnelle, que toute violence inutile contre les indigènes est sévèrement punie. J'ai rencontré un officier subissant une peine de cinq années d'internement ; je sais qu'un autre se trouve dans le même cas. J'ai eu l'occasion d'être informé d'une instruction poursuivie contre un *big chief*, un grand chef blanc, comme on dit dans le langage anglo-français de là bas.

Je trouve encore la preuve de cette justice impartiale dans la confiance de nègres en nos tribunaux. Plus d'une fois j'ai entendu les doléances de facteurs se plaignant de ne plus oser souffleter leurs boys de crainte d'être appelés par eux devant le juge. *Z'irai devant le zuse!*

MOBEKA — FACTORIE DE M. LOTHAIRE

leur est devenu une locution familière, quand leur maître les menace d'une correction corporelle.

La justice répressive de l'État étend son action dans son immense territoire à mesure que les postes se multiplient et que les stations se développent. On ne peut le rendre responsable des crimes qui se commettent à l'abri d'impénétrables forêts, en dehors du rayon où les investigations des juges sont possibles.

L'État ne possède pas encore la puissante hiérarchie de fonctionnaires voués à la recherche des criminels qui, en Europe, s'étend du simple garde champêtre au procureur général.

Cependant la sécurité que l'organisation judiciaire assure à l'innocent opprimé est déjà si bien parvenue à

la connaissance des indigènes, qu'à la Romée, j'ai recueilli sur mon bateau un malheureux, en route depuis quinze jours, pour aller montrer au juge de Stanleyville les fers dont les Arabes l'avait chargé.

Les accusations contre l'État ont surtout trouvé un écho complaisant dans la presse anglaise; elle a accueilli les dénonciations de quelques officiers ou agents démissionnés pour incapacité, qui lui ont présenté les faits sous un jour exagéré et sans signaler en même temps le correctif. Si regrettables qu'ils soient, ils n'atteignent ni en cruauté, ni en étendue ceux que Mme Olive Schreiner et Miss Mary Kingsley reprochent à leurs compatriotes. Quant à M. W.-H. Brown (*), non seulement il avoue l'emploi de moyens féroces dans le Rhodesia, mais il les proclame d'une nécessité inéluctable pour la fondation d'un empire colonial.

(*) WILLIAM-HARVEY BROWN. *On the south african frontier.*

Conclusion

EPUIS mon retour on m'a demandé cent fois ce que je pensais de notre entreprise coloniale.

Le problème ne comporte pas une solution simpliste; mais sans entrer dans tous les détails d'une aussi vaste question, aux aspects multiples, je veux cependant résumer sincèrement mes observations et les enseignements recueillis en cours de route :

Une exploitation rationnelle, une administration prudente peuvent faire du Congo une colonie prospère; il contient des réserves inépuisables en caoutchouc et ce produit restera longtemps sa principale richesse avec l'ivoire et les huiles végétales.

Le planteur de café et de cacao doit craindre la concurrence de pays adonnés depuis longtemps à leur culture et plus favorablement situés au point de vue du transport.

La surproduction du café (le Brésil a augmenté la sienne de 4,224,600 balles, en trois ans) me semble

compromettre les bénéfices escomptés par les cultivateurs de cette précieuse rubiacée.

J'ai quelques doutes sur la possibilité d'exploiter les bois d'ameublement ; l'absence d'essences flottables en rend le transport très onéreux. Toutefois, le chemin de fer du Mayombe permettra, peut-être, de tirer, à peu de frais, des bois de luxe des belles forêts de cette province.

La fondation de notre colonie a provoqué un double courant industriel : d'une part nos usines mettent en œuvre les matières premières : textiles, oléagineuses, résineuses, tinctoriales, alimentaires fournies par le Congo ; d'autre part nos industriels de Gand, Saint-Nicolas, Termonde, Verviers, fabriquent les marchandises d'échanges qui servent à payer les indigènes.

La Belgique a déjà largement profité du débouché nouveau ouvert à son exubérante production par la prévoyance de son souverain, et son chiffre d'affaires avec l'État indépendant croît chaque année ; en dix ans (1888-1898) l'augmentation a été de 750 p. c. ; notre pays a battu la grande puissance coloniale du monde sur ce marché ; car, alors qu'il y a importé pour une valeur de 15,468,565 francs, en 1898, l'Angleterre n'arrive qu'au chiffre de 3,457,738 francs.

L'œuvre congolaise n'a pas seulement dirigé les efforts des trafiquants belges vers l'Afrique, elle a réveillé les énergies qui sommeillaient en notre race, elle a secoué

sa torpeur; nous voyons maintenant nos ingénieurs et nos commerçants ne pas craindre d'aller au loin, en Russie, au Brésil, à l'Argentine, au Mexique, en Floride, à la Havane, en Chine, sur la Côte d'Or, au Mozambique, à Madagascar, en Ethiopie, chercher des

ILES RÉFLÉCHIES

entreprises nouvelles. Si bien qu'on a pu faire l'énumération de quatre-vingt-neuf sociétés coloniales belges comportant un capital de quatre cents millions (*)!

Gardons-nous d'oublier le mouvement scientifique dans cette rapide revue de l'activité créée par l'initiative du Roi. Nos naturalistes, nos botanistes, nos géo-

(*) *Le Mouvement Géographique*, 18 juin 1899.

logues, nos météréologistes, nos géographes ont déjà fourni d'intéressants travaux et enrichi nos collections. Des missions de savants explorent le Congo, et le Musée de l'État publie leurs travaux et leurs découvertes dans de remarquables annales (*).

Au point de vue géologique, le bassin du Congo est une vaste cuvette creusée dans les roches paléozoïques; son fond est rempli de terrains d'alluvion formés d'une couche de grès rouges recouverte de grès blancs; ses bords, qui coïncident approximativement avec les limites de l'État, laissent voir la roche primitive; là se rencontrent des gisements de cuivre, d'étain et, en énorme quantité, de fer.

Mais l'absence de charbon ne permettra d'utiliser ces richesses minérales que le jour où l'industrie métallurgique saura emprunter aux puissantes cataractes l'énergie électrique pour réduire les oxydes minéraux en barres de métal.

Les ingénieurs du XXe siècle utiliseront certainement les millions de chevaux-vapeur que peuvent fournir les chutes d'eau; leur puissance, transformée en électricité, fera marcher les trains et les bateaux, éclairera les stations, sera la force motrice des usines qui s'établiront sur les rives du fleuve.

(*) *Annales du Musée du Congo*, publiées par ordre du Secrétaire d'État.

Les conditions d'existence du blanc en s'améliorant graduellement lui permettront de prolonger son séjour en Afrique ; peut-être pourra-t-il même y peupler quelques plateaux élevés ; là s'élèveront alors des sanatoria, comme les Anglais en ont créés dans l'Himalaya, les Hollandais à Java, pour retremper les forces de leurs colons dans l'air vivifiant des montagnes.

Il faut que l'État suive l'exemple donné par les sociétés commerciales et se préoccupe, avant tout, d'assurer une bonne alimentation à ses agents. J'ai traversé des stations où nos officiers mourraient littéralement de faim. Cela est un crime ; l'homme affaibli par les privations est une victime fatalement désignée à la fièvre.

Que doit-on penser des nègres, qu'en peut-on espérer?

Ma propre expérience est insuffisante pour le décider, mais tous ceux qui ont séjourné longtemps parmi eux, s'accordent à dire qu'il faut se garder des plans savamment élaborés en Europe par des philanthropes sensibles qui ne connaissent pas la psychologie des populations noires. Depuis longtemps la sagesse des nations a conclu qu'à blanchir un nègre on perd son savon ; à le civiliser on perd son temps. Mais le travail physique de l'indigène est indispensable au blanc qui veut mettre l'Afrique en valeur. Qu'il lui demande donc un labeur modéré, proportionné à son régime aliment taire, qu'il le traite avec équité ; qu'il admette celles de

ses coutumes compatibles avec nos idées sur la liberté individuelle et le respect de la vie humaine, afin que le pauvre nègre ne puisse dire à l'Européen :

You cheat us for your profit,
You damn us for your gain (*).

Le nègre, *half devil, half child* (**), se trouve, dans l'ordre moral et intellectuel à une place intermédiaire entre l'animal le plus intelligent et l'homme blanc. Ce dernier a gagné, dans ce siècle, le sentiment de ses devoirs envers ses collaborateurs animaux; des obligations d'un degré plus élevé s'imposent à lui quand il demande au nègre de travailler pour l'enrichir. Si le noir est un instrument indispensable à l'exploitation de l'Afrique, il faut en user et non en abuser, sinon l'instrument disparaîtra et l'exploitant pâtira de son imprévoyance.

Nous avons exposé ce que nous pensions des qualités militaires des nègres et du parti que l'État peut tirer de son armée; l'expérience dira s'il faut continuer à former des sous-officiers de couleur; je m'imagine qu'on y renoncera.

Si les missions se bornaient à enseigner la culture et

(*) GEORGE LYNCH : Vous nous trompez à votre profit.
Vous nous damnez pour votre gain.

(**) R. KIPLING : Moitié diable, moitié enfant.

quelques métiers manuels à leurs élèves, tout en les soumettant à une certaine discipline morale, elles rendraient des services ; il est à craindre qu'elles ne poussent leur ambition trop loin et ne suscitent un fanatisme intolérant, en voulant lutter contre la propagande protestante.

Ce sont probablement des influences religieuses qui ont conduit l'État à ne reconnaître comme légale que la monogamie. C'est un tort, car il faut attribuer la rapide expansion de l'islamisme en Afrique non seulement à la simplicité de sa doctrine, mais surtout à la sanction qu'elle donne à la polygamie.

Le nègre n'a pas d'autre caisse d'épargne que les femmes ; il n'a ni banques, ni fonds d'État, ni actions industrielles à sa disposition pour le placement de son gain ; s'il l'enfouit dans son chimbèque, il risque fort d'être volé. Il consacre donc toutes ses économies à l'achat d'épouses ; plus il en a, plus il se sent riche ; il vit alors en rentier : flânant, fumant, jouant, dormant.

L'Européen opulent emploie ses revenus à payer le travail de gens moins heureux que lui ; le Bangala n'agit pas autrement quand il se débarrasse sur son harem de tout labeur fatigant.

Ces coutumes sont trop congéniales à la nature équatoriale, elles ont poussé des racines trop profondes dans le sol africain pour pouvoir être arrachées par des mains étrangères.

Quand on veut apprécier sincèrement l'état social des populations congolaises, il faut absolument rejeter ce que Max Nordau appelle *die conventionnellen Lügen der Kulturmenschheit* (les mensonges conventionnels de l'humanité civilisée). Ce qui nous choque chez le noir n'est souvent que l'effet d'une brutale franchise, expression sincère de la réalité.

C'est donc une utopie d'espérer transformer un nègre en un Belge, par la loi, l'armée et les missions; on peut tout au plus en faire un serviteur mieux adapté à nos besoins que le sauvage.

Ceux qui font là-dessus des harangues sentimentales sont des ignorants en Europe, des hypocrites en Afrique.

Aussi serait-ce un désastre pour le Congo d'être placé sous le contrôle d'une chambre de politiciens qui voudrait appliquer au gouvernement des nègres, sous prétexte de liberté, d'égalité, de fraternité, les principes abstraits de la déclaration des droits de l'homme.

Que l'exemple de ce qui se passe chez nos voisins, en matière coloniale, ne soit pas perdu pour nous.

Il n'y a donc pas de meilleur régime pour notre colonie que le despotisme intelligent du souverain de l'État Indépendant.

Ce qu'on peut souhaiter de plus heureux au Congo c'est qu'il continue à se développer sous l'habile direction de son fondateur.

Tous ceux qui ont pu juger l'œuvre du Roi. sur place, l'engageront à persévérer et lui adresseront l'exhortation qu'un poète lançait récemment aux Anglo-Saxons :

Take up the White Man's burden! (*)

(*) Rudyard Kipling : Charge toi du fardeau de l'homme blanc.

TABLES DES CHAPITRES :

Pages.

VII. Préface.
1. La Capitale du Congo.
27. Le N'Sona de Léopoldville.
35. Une Audience du Tribunal.
43. Justice !
53. Le Campement.
61. La Navigation.
75. Le Fleuve.
85. La Forêt équatoriale.
93. Une Tornade.
97. Au Pays des Ève noires.
105. Le Nu africain.
115. Le Réveil de la Station.
121. Stanley-Falls.
147. Le Camp.
171. Une Mission.
193. Une Factorie.
213. Conclusion.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
This book is DUE on the last date stamped below.

D- APR 1 0 1965
RL

RECEIVED
MAIN LOAN DESK

APR 16 1965

A.M. P.M.
8 9 10 11 12 1 2 3 4 5 6

orm L9-25m-7,'63(D861ss8)444

A 000 612 884 7

DT
646
B37c